

Éditorial

Cette année, *FéminÉtudes* invitait les étudiants et étudiantes à réfléchir sur l'évolution du féminisme, de la situation des femmes et des rapports de sexe dans les sociétés. L'époque qui s'achève et l'avènement d'un nouveau siècle nous apparaissent en effet comme l'occasion de dresser des bilans, de souligner les acquis des femmes, de nous situer dans l'histoire du féminisme, de revisiter ses assises théoriques, en même temps que de nous interroger sur ses nouvelles avenues de recherche et sur les défis qui l'attendent.

Le présent numéro réunit donc des textes d'étudiantes de premier et de deuxième cycle, ainsi que ceux de deux professeurs. De la politique à la littérature, en passant par la technologie et les troubles alimentaires, la variété de sujets et de perspectives qu'on trouve dans ces pages témoigne non seulement du caractère pluridisciplinaire des études féministes, mais aussi de l'un des objectifs principaux de la revue : permettre l'expression d'une multiplicité de points de vue sur les femmes et le féminisme. Créée en 1995, *FéminÉtudes* est notre seule tribune d'échanges, de réflexions et de discussions. Son retour, après un an d'absence, est sans conteste signe que le féminisme est bien vivant parmi la jeune génération.

Le comité de rédaction souhaite remercier Lorraine Archambault, agente de recherche et de planification de l'IREF, ainsi que Louise Cossette, coordonnatrice des études à l'IREF et professeure au département de psychologie, pour leur collaboration précieuse au sein du comité éditorial. Nous tenons également à remercier Françoise Perreault (maîtrise en science politique) et Josée Lefrançois (bacc en études littéraires) pour leur participation à la recherche de subventions et à la sollicitation d'articles.

Rappelons que *FéminÉtudes* est une revue étudiante, majoritairement subventionnée par le Fonds Anita Caron de l'IREF, dont le contenu n'engage que la responsabilité des auteures.

Le comité de rédaction

Vol. 4 N°1 - 1999

FéminÉtudes est une revue étudiante publiée par l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF) de l'Université du Québec à Montréal

Comité de rédaction :

Geneviève Proulx

(Histoire)

Rébecca Beauvais

(Science politique)

Julie Brunet

(Études littéraires)

Julie Ouellette

(Études littéraires)

Mise en page :

Julie Dumas

Stéphane Poitras

Page couverture :

Stéphane Poitras

Illustration :

Julie Dumas

Impression :

Service de reproduction

de l'UQAM

Tirage :

500 exemplaires

Points de ventes :

Institut de recherche en études

féministes de l'UQAM

Pavillon Thérèse-Casgrain

405, boul. René-Lévesque Est,

Montréal, Local W-4290

(514-987-6587)

Remerciements

Nous tenons à remercier, pour leur soutien financier, le Fonds Anita Caron de l'IREF, l'Association générale étudiante des secteurs sciences humaines, arts, lettres et communications (AGESSHALUQAM), l'Association étudiante du module de science politique, l'Association des étudiants et étudiantes de maîtrise en science politique, la Faculté des sciences humaines, l'Association étudiante du module d'histoire et le Centre des femmes.

Nos pages vous attendent

Nous cherchons des collaboratrices et collaborateurs pour nos prochains numéros, autant à la rédaction d'articles ou de chroniques et à l'illustration (dessins, photographies). Si cela vous intéresse, écrivez-nous à l'adresse suivante :

FéminÉtudes
a/s Institut de recherches
et d'études féministes
C.P. 8888 Succ. Centre-Ville
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Tél.: 987-6587

Nous serions également heureuses de recevoir vos commentaires, suggestions ou projets d'articles. Tous les courants d'idées féministes, tous les genres littéraires et tous les styles seront considérés puisque nous tenons à ouvrir les débats et à élargir les horizons.

SOMMAIRE

- 4 *Geneviève Proulx* (maîtrise, Histoire)
L'histoire des femmes en histoire
- 6 *Isabel Larocque* (maîtrise, Études littéraires)
La littérature métaféministe au Québec
- 9 *Rébecca Beauvais* (baccalauréat, Science politique)
La représentation politique des femmes québécoises
- 12 *Julie Brunet* (baccalauréat, Études littéraires)
Cyber-féminisme : possibilités et obstacles
- 14 *Gaëtane Lemay* (maîtrise, Intervention sociale)
Le pouvoir, comment l'envisager : avec espoir ou avec angoisse ?

DOSSIER :

FEMMES ET SEXUALITÉ : PROBLÉMATIQUES TOUJOURS ACTUELLES ET PERSPECTIVES D'AVENIR

- 17 *Marie-Aimée Cliche* (chargée de cours, dép. Histoire)
Un secret dévoilé : l'inceste au Québec avant 1970
- 18 *Rébecca Beauvais* (baccalauréat, Sciences politiques)
Le viol : les agressions sexuelles ne sont-elles vraiment que des crimes sexuels ?
- 19 *Julie Ouellette* (baccalauréat, Études littéraires)
Porno : audace, banalité, hurlements
- 22 *Martine Delvaux* (professeure, dép. Études littéraires)
Juliette au temps du sida
- 24 *Julie Brunet* (baccalauréat, Études littéraires)
Féministe et pornographe : une antinomie ?

RUBRIQUE :

REPRÉSENTATIONS FÉMININES À LA TÉLÉ QUÉBÉCOISE

- 26 *Valérie Schiltz* (baccalauréat, Communication)
Derrière chaque grand téléroman, il y a des femmes...
- 28 *Judith Trudeau* (baccalauréat, Science politique)
La loi du silence
- 30 *Julie Ouellette* (baccalauréat, Études littéraires)
Sobriété ou Mélina enchaînée
- 31 *Marie-France Chrétien* (baccalauréat, Études littéraires)
Terre de sang

L'histoire des femmes en histoire

Geneviève Proulx

Les travaux actuels concernant les femmes dans l'Antiquité, au Moyen Âge, au siècle des Lumières ou encore au vingtième siècle s'insèrent dans le courant des recherches féministes qui, depuis les trente dernières années, ont fait naître de façon plus générale une «histoire des femmes» comme nouveau champ d'étude au sein de la discipline historique. Comme le soulignent Georges Duby et Michelle Perrot en introduction de la série Histoire des femmes en Occident, «l'histoire des femmes est, d'une certaine manière, celle de leur prise de parole»¹. Cependant, bien avant que se manifeste cette prise de conscience et que se développe le féminisme moderne (au XXe siècle seulement), les femmes étaient déjà objets d'étude en histoire.

Les historiens anciens, grecs ou romains, ont très peu parlé des femmes en tant que groupe distinct et actif dans la société. Si elles forment une «classe à part» dans la société, ce n'est que par opposition au groupe dominant des citoyens mâles et adultes. Considérées inférieures à ces derniers, les femmes ne sauraient en aucune façon détenir ou exercer un pouvoir au sein de la société, leur rôle premier étant de fournir des citoyens à la cité. De la même façon, les chroniqueurs médiévaux, s'ils évoquent de façon singulière le nom de reines ou de dames influentes, considèrent l'ensemble des femmes parmi le groupe «inférieur» des enfants, esclaves et vieillards. Avec l'histoire romantique du XIXe siècle en Europe, et surtout celle de Michelet qui, dans son *Histoire de France* et son *Histoire de la Révolution* voit dans le rapport des sexes «un moteur de l'histoire» duquel l'équilibre des sociétés dépend, le groupe des femmes devient plus visible. Il faut cependant rappeler que les analyses de Michelet se faisaient l'écho des grandes interprétations anthropologiques de l'époque (notamment celles de Bachofen) qui assimilaient de façon opposée les

femmes à l'idée de «Nature» et les hommes à celle de «Culture» et de «Raison». Par la suite, les femmes retourneront aussi rapidement dans l'ombre lorsque s'imposera, au cours du XIXe siècle, l'histoire positiviste comme discipline universitaire. Préoccupée par les questions d'ordre politique et les récits de batailles, cette dernière exclut les femmes et autres groupes sociaux de son champ d'étude, en plus de réserver sa pratique aux seuls hommes, qui écrivent l'histoire des hommes.

Dans la deuxième moitié du XXe siècle, la «nouvelle histoire», qui amena avec elle l'ouverture aux autres disciplines des sciences humaines et l'apparition de nouvelles problématiques qui remettent en cause les secteurs traditionnels de recherche, fut grandement favorable à l'histoire des femmes. Si la première génération de nouveaux historiens fut davantage préoccupée par les conjonctures économiques et les catégories sociales, celles qui suivirent ouvrirent le chemin aux études sur les pratiques quotidiennes, la vie privée, les idéologies, les mentalités, etc.

Déjà depuis la fin du siècle dernier, et surtout depuis la première convention pour le droit de vote des femmes aux États-Unis en 1848, de nombreuses femmes ont démontré leur volonté de savoir et de connaître leur histoire et ont tenté de constituer toutes sortes de «lieux de mémoire» à leur sujet (collections de documents, dictionnaires biographiques, événements commémoratifs). Pourtant, il faudra tout de même attendre la fin des années 1960 pour que, sous l'impulsion du mouvement féministe, l'histoire des femmes acquière la pleine reconnaissance de sa place en histoire. À cette époque, également touchée par d'autres grands bouleversements sociaux en Europe et en Amérique (révoltes étudiantes, mouvements pour la paix, lutte pour les droits des Noirs, etc.), les chercheurs de tous les domaines ont su aisément reconnaître que les peuples et les

groupes, la «masse des anonymes», avaient aussi beaucoup de poids dans l'histoire.

Désirant de plus en plus accorder la parole à ces oubliés de l'histoire et, par là même, tenter de rectifier les erreurs de perspectives longtemps véhiculées à leur endroit, les historiens ont donc développé un nouvel intérêt envers l'histoire des minorités, des marginaux (plutôt des «marginalisés») ou des groupes traditionnellement écartés du pouvoir. Encouragées par le phénomène de la révolution sexuelle, les recherches concernant les femmes dans l'histoire furent menées d'abord et avant tout par les femmes elles-mêmes qui éprouvèrent le besoin de connaître et d'écrire leur histoire. Or, le féminisme n'étant pas une valeur nécessairement universelle, ce sont d'abord les Américaines et les Européennes qui entamèrent les travaux dans ce domaine et qui favorisèrent, dans un premier temps, une étude des femmes au sein des sociétés occidentales. En suscitant de cette façon l'attention d'une nouvelle génération de chercheuses féministes, l'histoire des femmes fut donc enfin directement abordée et s'implanta, au début des années 1970, dans les grandes universités. Pionnières, les Américaines et les Anglaises (autour de leurs *Women Studies, History Workshop* et de nombreuses autres revues) ont donné le coup d'envoi à la recherche et à l'enseignement dans ce domaine et seront rapidement suivies dans leur travail par la plupart des autres pays européens tels que la France, l'Allemagne et l'Italie.

Encouragée par l'explosion du féminisme et combinée à l'essor de l'anthropologie historique et de l'histoire des mentalités, cette nouvelle volonté d'écrire l'histoire des femmes entraîna dans tous les domaines de recherche un vaste travail de documentation et de relecture des textes. Mentionnons, par exemple, parmi la première génération d'études proprement féministes en histoire, toute cette littérature sur la «quête des origines» qui, depuis l'in-

fluence des travaux de Bachofen autour du *Mutterrecht*, alimente le «mythe» du matriarcat dans les sociétés anciennes. En fait, selon l'anthropologue, la gynécocratie apparaît comme stade originel de l'humanité et, puisqu'elle est une phase de développement historique, elle se retrouve à la base du développement de tous les peuples humains². Les féministes s'appropriant les théories de Bachofen tenteront de valider la thèse du matriarcat originel en fondant par exemple leurs arguments sur certains mythes (comme celui des Amazones) qui prouveraient l'existence d'un temps où le pouvoir était entre les mains des femmes. Même si ces hypothèses sont rejetées par la grande majorité des historiens aujourd'hui, c'est suite à cette récupération féministe de la thèse de Bachofen que de nombreux chercheurs s'intéresseront davantage à la question du matriarcat et, de la même façon, à celle de la place des femmes dans l'histoire des différentes sociétés.

On étudia aussi beaucoup, pour toutes les périodes historiques, le problème des «représentations féminines». En fait, si elle n'a pas donné la parole aux femmes, la littérature des siècles passés a abondamment parlé d'elles, créant ainsi des images de femmes, images construites bien sûr par les hommes et qui rendent compte de leurs propres jugements, idéaux ou fantasmes. Une écoute directe de la voix des femmes n'aurait été possible que si elles avaient toujours eu accès aux mêmes moyens d'expression que les hommes (geste, parole et écriture). Ainsi, plutôt que d'aborder une histoire du «vécu» des femmes, de nombreuses chercheuses s'appliquèrent donc à traiter des représentations de femmes dans l'imaginaire d'une époque, en tentant de démontrer aussi l'influence qu'elles ont exercée sur la mentalité occidentale à travers les temps.

L'étude des représentations et de l'imagerie féminines, à travers le regard des hommes qui les ont créées, est encore très active aujourd'hui en histoire et s'intègre aussi parmi les recherches concernant la question de l'altérité. Cependant, l'évolution récente des recherches démontre qu'une nouvelle problématique s'est développée depuis la fin des années 1980. Après vingt ans très productifs de travail «sérieux» sur l'histoire des femmes et de leurs représentations dans l'art et la littérature anciennes ou modernes, la recherche se

tourne maintenant vers l'histoire des relations entre les sexes. Plus particulièrement, les recherches actuelles s'occupent du problème de la division des rôles sexuels ou du partage entre le «féminin» et le «masculin» dans les pratiques sociales. Ces études d'abord centrées sur les femmes ont émergé en un travail plus ample sur ce que l'on appelle le *Gender*³, à savoir l'analyse de la relation «masculin-féminin» à l'intérieur du contexte de la société qui définit ces concepts et les interprète. Cette tendance aura l'avantage (à long terme) de rapprocher l'histoire des femmes et l'histoire des hommes, en les intégrant l'une à l'autre, plutôt que de constamment les séparer. Les études sur le *Gender*, telles qu'elles sont menées aujourd'hui, soulèvent ainsi de nouvelles questions et problématiques qui permettent de pousser plus loin l'analyse et la réflexion, et ce, dans tous les secteurs de l'histoire.

Enfin, que nous réservera, pour les années à venir, cette réelle discipline qu'est devenue l'histoire des femmes? Il nous est évidemment difficile de répondre complètement à cette question, mais nous pouvons certainement prévoir que de nouveaux questionnements historiques se pointeront à l'aube de ce nouveau millénaire. Comme nous avons pu le constater, retracer une histoire «globale» des femmes pour toutes les périodes de l'histoire, qui témoignerait autant des aspects de la vie quotidienne que des mentalités, s'avère pratiquement impossible. Toutefois, une recherche importante et très féconde s'opère aujourd'hui dans cette voie, recherche menée par autant d'historiennes, d'anthropologues et de sociologues ayant tous et toutes pour conviction première que l'analyse du monde féminin constitue un chapitre capital de notre Histoire.

NOTES

1 Duby, G. & Perrot, M. (éd.), *Histoire des femmes en Occident (introduction)*, Plon, 1991, p.11.

2 Bachofen, J.J., «Das Mutterrecht (Le droit maternel: Recherche sur la gynécocratie du monde ancien, selon sa nature religieuse et juridique, 1861)» in Karl Meuli (éd.), *J.J. Bachofen, Gesammelte Werke*, Bâle, 1948.

3 À ce sujet, voir par exemple un article de l'historienne américaine Joan Scott: «Gender. A useful category of historical analysis», *American Historical Review*, 91, 1986, p.1053-1075.

La littérature métaféministe au Québec

Isabel Larocque

À la fin des années soixante-dix se multipliaient les parutions féministes: *L'Eugélonne*, *La nef des sorcières*, *L'Amèr*, *Bloody Mary*, *Lueur*, *Triptyque lesbien*. Chaque texte y allait de ses dénonciations, de ses expérimentations et de ses espoirs. L'heure était à l'ivresse collective. Aujourd'hui, et ce depuis le milieu des années quatre-vingt, la littérature féminine a beaucoup changé. Semblant avoir délaissé l'idéologie (du moins celle qui était explicite), elle ressemble davantage aux textes qui précédaient le féminisme. Pourtant, la nouvelle écriture au féminin, appelée métaféministe, a été grandement changée par le féminisme, de sorte qu'il est impossible de l'étudier sans la mettre en relation avec le mouvement auquel elle succède. Nous verrons que les femmes, après s'être retrouvées entre elles, retournent au bercail, mais y reviennent transformées.

On pourrait définir le métaféminisme comme l'ensemble des «œuvres qui, sans ressembler à l'écriture féministe radicale des années soixante-dix, émergent de cette écriture ou la prolongent dans de nouvelles directions»¹. Ces textes s'appuient sur les acquis du mouvement féministe en même temps qu'ils le critiquent et affirment leur différence. Les rejets ne se font jamais par ignorance mais en toute connaissance de cause. Le métaféminisme ne serait donc pas, comme le croit Claudine Potvin, «le regard d'un(e) autre qui se situe déjà après les événements mais sans y avoir participé et qui ne retient que le grand dérangement d'une époque soi-disant révolue»². Au contraire, les écrivaines métaféministes ont une conscience aiguë de l'inégalité qui persiste encore entre les sexes, ce qui se répercute dans leurs thèmes. De plus, nombre d'écrivaines autrefois hautement féministes signent aujourd'hui des textes métaféministes. Comment pourraient-elles alors ne retenir «que le grand dérangement» ou croire que la lutte féministe est terminée?

La définition de ce que Claudine Potvin appelle le post-féminisme est trompeuse car elle laisse croire à un rejet en bloc plutôt qu'à une nouvelle prise de conscience.

Car il est vrai que les auteures métaféministes n'ont pas le même point de départ que leurs aînées. Mais elles n'en continuent pas moins à défendre les droits des femmes. La vision de Claudine Potvin résume ce que beaucoup de féministes ont reproché aux nouvelles écrivaines. Parce qu'elles se permettaient d'écrire sur des femmes en position d'infériorité, parce qu'elles n'étaient pas «engagées», on a crié à la trahison. De sorte que les écrivaines qui, dans les années quatre-vingt, se sont tournées vers le roman, l'ont fait sans parole accompagnatrice. Selon Suzanne Lamy, «le silence qui entoure ces parutions tient peut-être [...] à un vague sentiment de culpabilité: est-ce que les écrivaines ne se sentiraient pas un peu lâches par rapport à la «cause» des femmes et d'autre part, ne craindraient-elles pas que le fait d'aller vers le roman soit senti comme une régression?»³. En fait, les écrivaines métaféministes, en délaissant l'idéologie explicite et en réinvestissant l'intime, se feront souvent accuser de retourner au point de départ.

Contrairement aux textes des belles années, les jeunes écrivaines d'aujourd'hui (jeunes par leur production ou par leur âge), sans renier le mouvement des femmes, n'en parlent que sous le couvert de l'anecdotique. Mais, élément plus important encore, les valeurs qu'elles véhiculent ne correspondent pas nécessairement à ce que prônaient leurs aînées. Alors que les féministes radicales ne se définissaient plus que par les «valeurs «spécifiques», [les] attirances «spécifiques», [le] monde «spécifique», [...] l'écriture «spécifique»⁴, les nouvelles écrivaines tendent à réinvestir l'intime. L'accent n'est plus mis sur la femme mais sur l'individu (féminin, certes) qu'elle est. La recherche formelle qui devait mener à un langage-femme est abandonnée. Les

écrits métaféministes préfèrent questionner la place accordée aux femmes dans l'Histoire, dans la littérature, dans les arts, dans la psychanalyse. Être femme passe maintenant non plus par la façon de discourir, mais par le discours lui-même.

On pourra m'objecter que les textes radicalement féministes parlaient également des femmes. J'ajouterai alors que, s'ils le faisaient, c'était toujours lors d'une quête (de l'identité, de la réappropriation du corps), alors que les auteures métaféministes sont animées par «une féminité tranquille et assumée»⁵. Mais rappelons que le métaféminisme, dont le préfixe signifie à la fois «après» et «au-delà de», n'aurait pu être sans son prédécesseur. C'est sur les acquis du mouvement féministe que s'appuient aujourd'hui les écrivaines québécoises. Sur ses acquis et sur ce qu'il a dit, car ce qui a été dit n'a pas à être répété. C'est la raison pour laquelle on ne trouve plus de traces des dénonciations du sexisme de la langue (comme cela était le cas dans *L'Eugélonne* de Bersianik) ou de l'oppression (comme dans *La Nef des sorcières*). Toutes ces choses ayant été dites, les femmes de la fin des années quatre-vingt et celles de la présente décennie peuvent se permettre de redonner liberté à leur imagination. Car le principal reproche qu'elles adressent aux féministes est d'avoir permis «l'asservissement de l'écriture à une cause»⁶. Dans une entrevue publiée chez *Arcade*, Carole Massé déclarait: «Il m'a fallu des années d'analyse pour lever l'auto-censure sur ma voix, ma pensée, mon désir, alors comment pourrais-je prôner quelque censure que ce soit au nom d'une nouvelle morale sans me renier moi-même.»⁷ Dans cette remise en cause des gestes des prédécesseuses et de leur orientation s'enracinent des textes qui, comme ceux des années soixante-dix, se préoccupent de la situation des femmes d'ici.

Pourtant, les textes récents, sans délaissé le Québec, situent généralement

leurs «réflexions féministes dans un cadre international»⁸. Le patriarcat n'étant plus «la source de toutes les injustices»,⁹ ils ont délaissé le «nous» collectif pour adopter un «je» universel. Résultat: leurs préoccupations sont souvent communes aux deux sexes. Car c'est en «rentrant à la maison [qu'on] peut se confronter à son espace, à ses limites, pour nouer, à partir de là, un lien avec l'autre»¹⁰. Les femmes cessent de se considérer en guerre contre les mères et les hommes, les relations mères-filles et les rapports de sexes occupent maintenant une place de choix. À la question «qu'est-ce qu'une femme?» s'en greffe une deuxième: «qu'est-ce qu'un homme?». La frontière entre les sexes et les générations s'estompe.

L'importance accordée à l'expérience personnelle mène à des thèmes qui n'avaient pas été traités auparavant: la nature et l'exotisme, l'érotisme et les relations de couple. Et comme, malgré les acquis du mouvement féministe, «l'autonomie du sujet féminin et son inscription dans le social et le symbolique»¹¹ ne semblent toujours pas assurées, le thème de la mémoire revient sans cesse.

LA NATURE ET L'EXOTISME

Immanquablement associée à l'urgence d'agir, la nature est aussi souvent liée au thème de la mort. La nature et l'humain ne forment qu'un, puisque nous ne pouvons vivre sans elle. Chez Gloria Escobel, l'héroïne a «toujours eu la ridicule sensation d'exister par [un] paysage»¹² et la destruction de ce qui enjolivait la côte lors du raz-de-marée entraînera sa mort, «déraçinée»¹³.

Si la nature tend à se confondre à l'humain, c'est que leur union est parfaite. Car la nature est une marque de l'Autre. Alors qu'autrefois la nécessité de sauver sa peau ne laissait de place qu'au «moi», l'Autre est aujourd'hui présent dans tous les textes métaféministes. Il est d'ailleurs significatif que la nature (le zèbre et la girafe, les paysages africains) ne fasse son apparition, dans les textes de Le Roy, qu'au moment de la relation sexuelle. En effet, qu'est le sexe sinon un rapport à l'Autre? Dans beaucoup de textes et notamment chez Francine Noël, l'exotisme (rapport à l'autre par excellence) est présent par des personnages venus d'autres pays.

Dans *Langues obscures* de Nicole

Brossard, recueil dans lequel l'idée de cocus domine, le lien à la nature et à l'Autre (toujours désigné par le «nous», les pronoms de la deuxième personne étant complètement absents) est celui de la ressemblance. Car contrairement aux féministes, les métaféministes cherchent en effet à parler «non pas de ce qui éloigne [...], mais de ce qui [...] rapproche»¹⁴.

LES TEXTES ÉROTIQUES ET LE THÈME DES RELATIONS DE COUPLE

Bien qu'elle n'écrive pas de textes érotiques, Monique Proulx est de celles qui explorent la frontière entre les sexes. Ayant signé le scénario du film *Le sexe des étoiles*, elle a traité du transexualisme. Dans «Les Femmes sont plus fines que les hommes», qui suggère déjà une comparaison (donc un rapport) entre les deux sexes, l'homme amoureux de Mirella rêve qu'il enfle une robe et qu'il se maquille. Son père le grondera: «Le rouge te va très mal, Mirella»¹⁵. La relation à la femme se caractérise ici par la prise de l'identité de l'Autre.

Quant aux textes érotiques hétérosexuels, il y a peu de temps que les femmes en écrivent. Dans les années soixante-dix, le thème de la sexualité n'était traité que pour revendiquer une réappropriation par les femmes de leur propre corps. Les mouvements féministes dénonçaient alors la pornographie comme le symbole de la soumission des femmes et de la violence envers elles. Cette lutte contre la pornographie, «sans doute devait-elle avoir lieu avant que nous puissions revenir sur la question d'un érotisme féminin»¹⁶. Néanmoins, lorsqu'Anne Dandurand présenta son texte «Histoire de Q» au comité de lecture de *La Vie en Rose*, on faillit ne pas le publier. Son texte était qualifié par plusieurs de «pornographique»; la journaliste Ariane Émond le disait «sexiste, violent, sadique, antiféministe»¹⁷. Ce qui dérangeait surtout c'était la violence, perçue comme une simple inversion des rôles et associée à la pornographie, voire à *Snuff*. Au contraire, pour ces féministes, l'érotisme est lié à la joie, au plaisir et à l'harmonie. Car n'oublions pas que le mouvement prétend emmener le monde vers l'harmonie et l'égalité. Le féminisme se conjugue toujours au futur (ce qu'il fait maintenant, c'est pour demain qu'il le fait), alors que le texte de Dandurand se veut un constat de la situation présente.

Les écrits métaféministes n'étant plus tournés vers l'avenir comme l'étaient ceux du mouvement féministe qui disait avoir tout à inventer en matière de sexualité, l'obligation de présenter des femmes égales aux hommes ne tient plus. Cela explique la déception de Diane Poitras: «Loin de pointer vers le futur, vers ce qui pourrait être, vers ce que les femmes ont encore à inventer pour célébrer leur amour du cul [...], *Histoire de Q* s'en tient à un constat»¹⁸.

Le délaissement de l'idéal utopique pour adopter la description du présent n'est cependant pas la seule cause de la censure qu'exercent les féministes envers les textes récents. Rappelons qu'en servant souvent et si bien le mouvement, l'art s'en est trouvé réduit à son message. Pour les féministes, il n'y a pas de différence entre ce que l'art présente et ce que les femmes vivent. Par exemple, elles ont souvent eu recours à des arguments qui confondent images et réalité afin de censurer la pornographie. De leur côté, les métaféministes travaillent davantage avec l'imaginaire et l'inconscient. Pour Anne Dandurand, une vengeance comme celle qu'elle a écrite n'a pas à exister dans la réalité. Elle ajoute: «Mettons les choses au clair: moi aussi, dans ma vie réelle, je suis absolument et uniquement pour une sexualité joyeuse, libre, non-violente et égalitaire»¹⁹.

Outre l'accent mis sur un futur meilleur ou sur un présent encore imparfait, c'est tout le rapport à l'art qui distingue les métaféministes de leurs prédécesseuses. Dandurand dit ne pas avoir voulu écrire un texte violent, mais une réponse à *Histoire d'O* de Pauline Réage. Elle avoue aussi avoir mis du temps à se «pardonner»²⁰ ce texte qui est pure destruction de l'homme qui ne l'aimait pas. Autrement dit, Dandurand ne contrôle pas (et, par conséquent, tente de ne pas censurer) ce qui sort de sa plume.

Cette autre façon d'envisager l'art mène à un individualisme très différent des regroupements de femmes des années soixante-dix. «Les femmes ont évolué et le féminisme aussi. Il a progressé de telle sorte que, aujourd'hui, chaque femme se perçoit comme un individu»²¹. Pour expliquer en quoi *Histoire de Q* leur déplaisait, plusieurs membres du comité de lecture invoquaient l'identification au personnage

opprimé. Cette identification n'a plus sa place dans le métaféminisme. Au contraire, elle est perçue comme opprimante car elle nie toute possibilité de choix personnel.

Bien que chaque écrivaine aie sa propre voie (voix), des traits récurrents ressortent des textes érotiques. Écrits sous forme de nouvelles ou de romans, ils « traitent de problèmes sociaux et culturels par le biais de l'érotique »²². Cela est dû à la difficulté d'exprimer l'érotique lorsqu'on est femme, c'est-à-dire lorsqu'on traîne une longue tradition silencieuse. De plus, les femmes d'aujourd'hui doivent se définir dans l'opposition entre l'image traditionnelle de la femme (la victime, l'objet, l'exhibitionniste, la pute) et les nouvelles possibilités amenées par le féminisme (la voyeuse, la criminelle sexuelle, la bourreau). Cette tension entre la femme-objet et la femme-sujet est particulièrement visible chez Dandurand. Dans *Histoire de Q*, la narratrice est voyeuse et bourreau parce qu'elle est elle-même torturée. Fait intéressant, les supplices sont souvent ce qui est, dans la réalité, réservé aux femmes (le corset, l'examen gynécologique).

La deuxième caractéristique des textes érotiques est la « rage violente »²³. Elle provient également du heurt contre la tradition patriarcale qui ne laissait aux femmes que le rôle de la soumission. Cette violence est donc le résultat d'une résistance à l'image traditionnelle et de l'expression de ce qui fut longtemps refoulé. Encore une fois, la femme se définit par la tension entre le désir d'être protégée par l'homme et le besoin d'autonomie. Ainsi, dans *Histoire de Q*, l'amant est torturé parce qu'il est incapable de protéger et parce qu'il ne sait pas aimer. Le récit débute avec la mise en scène destinée à rééduquer l'amant. En le laissant les yeux bandés et exposé aux mains, aux bouches et aux vulves, il perd peu à peu son identité. Il peut alors se concentrer sur son corps, ce qui lui « révèle les mensonges qui avaient déterminé sa vie »²⁴ avec celle qui l'aime.

Au contraire de Dandurand, on ne trouve pas de violence dans les nouvelles de *La Zébrée* de Jeanne Le Roy. Ses personnages féminins sont presque exclusivement soumis et -comble de l'insolence?- y prennent plaisir. On y décèle le plaisir d'obéir, car l'homme est appelé le « maître ».

Cependant, cette relation est brouillée par le fait que tout n'est que mise en scène destinée à procurer du plaisir à l'homme. L'histoire des billes (qui reviennent dans plusieurs nouvelles) est exemplaire à ce sujet. Ces billes qui contiennent de la paraffine et qu'on insère dans le vagin pour exciter la femme (souvent appelée femelle) provoquent un écoulement excessif de sécrétions vaginales et de salive. C'est la vue de ce spectacle qui procure du plaisir à l'homme. Peut-on alors dire que la femme est réellement en position d'infériorité? Tout cela ne semble être qu'un jeu. Il en va de même dans la nouvelle éponyme: « Je suis la femelle utilisée, m'explique-t-il. Il ne veut pas me voir excitée, mais immobile, manipulée. Je suis la bête que l'on remplit »²⁵. C'est justement dans ces interdictions que se trouvera le plaisir de cette femme, comme si l'érotisme ne pouvait pas s'inscrire dans l'union et l'harmonie parfaites.

Si le métaféminisme tend à mettre de côté les préoccupations égalitaires des aînées, il s'accorde avec elles au moins sur un point: même dans l'érotisme hétérosexuel, les femmes désirent autant les hommes que les hommes. En 1978, Rita Mae Brown prétendait que le lesbianisme était une catégorie créée par les hommes et non pas par les femmes. De son côté, Kate Millet disait: « Nous allons vers une société dans laquelle il sera possible d'aimer indifféremment un homme ou une femme »²⁶. Si ce jour n'est pas encore advenu dans la vie, il l'est sûrement dans la littérature. Et, comme pour leur donner raison, le mot « lesbienne » n'est présent dans aucune nouvelle et le désir d'une femme pour une autre est présenté d'une façon aussi naturelle que le désir pour un homme.

LA MÉMOIRE

Thème important chez plus d'une, la mémoire est ce qui nous reste du passé. Preuve que les écrivaines métaféministes prolongent aussi le féminisme, la mémoire est presque sans exception le symbole de l'histoire des femmes effacée par le patriarcat. Dans *Langues obscures* de Nicole Brossard, les mots « d'autres avant nous » et « on se souviendra que » reviennent sans cesse.

On peut voir dans l'importance accordée au thème de la mémoire un refus

de rejeter des siècles d'histoire en prétendant n'en avoir rien à apprendre, sous prétexte qu'en ce temps les femmes étaient opprimées. Pour les métaféministes, la mort du patriarcat n'aura pas lieu car toutes sont dans « l'impossibilité de trancher entre ce que nous « sommes » et ce que la culture a fait de nous »²⁷. Chez Escomel, c'est justement le souvenir du paysage qui permettrait au personnage de survivre. Chez Dandurand, les femmes, ayant établi le patriarcat, ont enlevé aux hommes la faculté de se rappeler. Ils demeureront ainsi soumis et dépendants. En accordant autant d'importance à la mémoire, toutes ces écrivaines rétablissent donc le lien avec les générations antérieures.

En définitive, la principale caractéristique des oeuvres métaféministes est le rapport à l'Autre, que cet autre soit l'homme ou les générations antérieures. Si leur forme est également plus traditionnelle, ce qui a pu être considéré comme une régression ou un retour à « une manifestation littéraire de la maison du Père »²⁸, il n'en est rien: le métaféminisme n'aurait pas été possible sans le féminisme. Le choix du roman et l'abandon de la recherche d'un langage-femme pour reprendre l'écriture féminine comme elle se définissait avant l'arrivée du féminisme se comparent au retour au bercail de celle qui a longtemps voyagé. Si physiquement elle est restée la même, si elle donne l'impression de tout recommencer « comme avant », il ne faut pas s'y méprendre. Du côté de l'essentiel, tout est changé.

NOTES

1 Saint-Martin, Lori, « Le métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec », *Voix et images*, no. 52, automne 1992, p. 82.

2 Porvin, Claudine, « Écrire (dans) la ville: la Métropole au féminin », *Tangence*, Rimouski, no. 48, 1995, p. 84 : souligné dans le texte.

3 Lamy, Suzanne, « Des ambiguïtés de la fiction à la tentation du récit » dans : Yanacopoulos, A. (éd.), *Textes*, Montréal, Hexagone, 1990, p. 85.

4 Collin, Françoise, « Une aventure à hauts risques », *La Vie en rose*, no. 24, mars 1985, p. 31.

5 Saint-Martin, Lori, « Le métaféminisme et la nouvelle prose féminine au Québec », *Voix et images*, no. 52, automne 1992, p. 82.

6 Saint-Martin, Lori, *op. cit.*, p. 81.

7 Massé, Carole, « Entrevue », *Arcade*, no. 16, octobre 1988, p. 92.

8 Saint-Martin, Lori, « Histoire(s) de(s) femmes chez Francine Noël », *Voix et images*, no. 53, hiver 1993, p. 243.

9 Collin, Françoise, *op. cit.*, p. 31.

10 Collin, Françoise, *Ibid.*

11 Porvin, Claudine, « Écrire (dans) la ville: la Métropole au féminin », *Tangence*, Rimouski, no. 48, 1995, p. 84.

12 Escomel, Gloria, « Le Paysage » dans: *Les Eaux de la mémoire*, Montréal, Boréal, 1994, p. 89-90.

13 Escomel, Gloria, *op. cit.*, p. 94.

14 Saint-Jarre, Chantal, « Entrevue », *Arcade*, no. 16, octobre 1988, p. 93.

15 Larue, Monique, « Les Femmes sont plus fines que les hommes », *Voix et images*, no. 52, automne 1992, p. 75.

16 Pelletier, Francine, « Tenter l'érotique », *La Vie en rose*, no. 28, juillet/août 1985, p. 17.

17 Guénette, Françoise, « Histoire de Q, prologue », *La Vie en rose*, no. 28, juillet/août 1985, p. 33.

18 Guénette, Françoise, *op. cit.*, p. 36.

19 Guénette, Françoise, *op. cit.*, p. 37.

20 Guénette, Françoise, *Ibid.*

21 Collard, Nathalie et Navarro, Pascale, *Interdit aux femmes. Le féminisme et la censure de la pornographie*, Montréal, Boréal, 1996, p. 130.

22 Vonflotow, Luise, « Tenter l'érotique: Anne Dandurand et l'érotisme hétérosexuel dans l'écriture au féminin contemporaine » dans: *L'Autre lecture*, Montréal, XYZ, 1994, p. 130.

23 Vonflotow, Luise, *op. cit.*, p. 133.

24 Vonflotow, Luise, *Ibid.*

25 Le Roy, Jeanne, *La Zébrée*, Montréal, Herbes rouges, 1994, p. 14.

26 Dans: Guilbeault, Luce et Brossard, Nicole, *Quelques féministes américaines*, ONF, 1978, 55 minutes.

27 Smart, Patricia, « Les Traces d'un meurtre », *Littérature et société*, Montréal, VLB éditeur, 1994, p. 433.

28 Smart, Patricia, « Les Traces d'un meurtre », *Littérature et société*, Montréal, VLB éditeur, 1994, p. 437.

La représentation politique des femmes québécoises

Rebecca Beauvais

« Croire, dira S. Blaise, qu'il suffit de dénoncer un pouvoir pour le détruire c'est confondre la philosophie et la politique. »¹

Nous sommes à l'aube du troisième millénaire, et même si plusieurs gains ont été faits en ce qui concerne l'émancipation des femmes, la politique est encore une sphère sociale fort peu féminine. Pourquoi les femmes sont-elles encore si peu nombreuses à être aux commandes gouvernementales? Qui plus est, même lorsqu'elles sont actives sur le plan politique, elles occupent très rarement les postes de pouvoir, de décision, etc. Comment expliquer ce phénomène dans un contexte où on nous répète depuis belle lurette que c'est peut-être la façon idéale (intégration massive des sphères de pouvoir, dont la politique) de corriger les différentes iniquités qui existent toujours à l'heure actuelle, et ainsi en finir avec notre statut de citoyenne de deuxième zone.

Il est vrai que le virage des mentalités ne s'opère pas en une seule journée, cependant, il ne semble pas que ce soit là le facteur dominant; au contraire, les électeurs et les électrices semblent prêts à élire des femmes au gouvernement et même à les voir accéder à des postes de décision. Les milieux politiques semblent eux aussi résignés – ou tout simplement guidés par le leitmotiv de la représentation égalitaire, bastion de l'idéologie libérale – à composer avec cette réalité. Pourtant, les changements se font lentement. En effet, les femmes restent peu nombreuses à faire le grand pas en politique et comme nous l'a démontré une enquête menée par Évelyne Tardy et ses collègues sur les maires et mairesses du Québec, plusieurs femmes élues se sentent très loin des revendications féminines – ou du moins, aussi loin que les hommes.

Comment expliquer la situation actuelle de la représentation féminine dans

les démocraties? Est-ce que les femmes sont à ce point indifférentes ou désillusionnées du monde politique? Est-ce que leur éducation, leurs choix de vie les éloignent à ce point de cette orientation? Ont-elles les outils nécessaires au militantisme politique? Mais surtout, en ont-elles le goût (ou les moyens)? Et si non, comment expliquer cette désaffectation « volontaire »? Car la société québécoise est bien loin du modèle inspirant – mais non parfait il va sans dire – de certains pays scandinaves² où les femmes ont gravi plusieurs échelons sur la scène politique; mais nous sommes heureusement aussi loin des modèles machistes de la France ou de la Grèce³. Mais, malgré tout, comment expliquer que le virage politique soit si lent et si peu féminin, même après la montée et les victoires du féminisme? Est-ce bien les femmes qui ne veulent pas s'impliquer dans ce système trop loin de leurs valeurs et aptitudes traditionnelles ou est-ce plutôt le système lui-même qui, par ses structures et son fonctionnement, découragerait en quelque sorte la participation et surtout la montée des femmes dans la hiérarchie?

Puis, finalement, qui sont donc ces femmes politiciennes? Comment ont-elles accédé au pouvoir? Qu'est-ce qui les a guidées? Représentent-elles les femmes électrices? Les femmes qui ont réussi à atteindre les hauts lieux du pouvoir, ou du moins à le fréquenter, sont-elles aptes et conscientes de leur rôle de modèle et de préceptrice de changements? La politique, la démocratie même, ne signifie pas toujours la même chose pour les femmes et les hommes. Une histoire de domination trop longtemps mâle l'a façonnée. La démocratie, synonyme de liberté et d'égalité pour la plupart des hommes⁴, fut dans la plus grande partie de son existence le symbole de l'exclusion des femmes de la sphère publique.

À L'AUBE DU TROISIÈME MILLÉNAIRE

Au moment d'écrire les dernières lignes de cet article, nous étions à la veille du 8 mars et le quotidien *Le Devoir* titrait en page frontispice : *Le Salon bleu fait place aux femmes : quatre nouvelles députées, un seul combat*⁵. On y donne la parole à quatre nouvelles députées (libérales et péquistes) qui entrent dans la vie parlementaire. On y souligne également que : «L'Assemblée nationale du Québec n'a jamais accueilli autant de femmes au Salon bleu comme ministres et députées.» C'est d'ailleurs là que le bât blesse, non que je ne me réjouisse pas d'un tel événement, ou que je veuille m'en prendre au trop petit nombre dont il est encore question, ou même aux postes qui leur sont assignés, mais bien au fait que nous sommes encore à l'ère des premières fois et des exemples. Car, selon moi, tant et aussi longtemps que nous resterons à cette étape recensionnaire, il y aura encore un bout de chemin à faire et des besoins à faire comprendre... De nombreux écrivains de science-fiction imaginaient le prochain millénaire comme un monde révolutionnaire, où la technologie et les modes de vie seraient radicalement transformés. Peu nous ont prédit un monde où des rapports égaux entre les femmes et les hommes existeraient ; l'histoire leur a, en quelque sorte, donné raison. Car nous sommes encore à une époque où les progrès des femmes doivent être comptabilisés pour notre bonne conscience puisque la véritable équité n'est pas atteinte. Certains et certaines, issus d'une vague antiféministe, s'amuse même à dire que le féminisme est ghettoïsant, et qu'il a lui-même inventé la discrimination sexuelle, mais comment expliquent-ils la faible représentation politique des femmes dans les chambres législatives ? La nature apolitique des femmes expliquerait à elle seule cette situation...

Quelques chiffres nous rappellent que les femmes sont minoritaires dans nos chambres parlementaires, mais aussi partout à travers le monde. Si, à la suite de la dernière élection provinciale en 1998, les femmes occupent près de 25 % des sièges au parlement, représentant le tiers du Cabinet Bouchard, et constituent la moitié des membres du comité des priorités (3/6)⁶, il n'en reste pas moins que : «Dans une étude publiée aux Nations Unies (United Nations, 1992) et portant sur 124 pays membres de l'Union interparlementaire, les

femmes ne représentent que 9,7 % des membres des chambres basses ou uniques⁷ et cela même si elles constituent près de 52 % de la population mondiale !

DES CHANGEMENTS SE SONT OPÉRÉS
OU POUR EN FINIR AVEC LA CROYANCE
DE L'APOLITISATION DES FEMMES

Des premiers travaux de science politique⁸ sur les femmes en politique, aux travaux de cette seconde vague de recherches dirigés surtout par des femmes⁹, on en arrive à mieux saisir les subtilités du rapport des femmes à l'activité politique. Par rapport aux premières recherches, celles de la seconde vague démystifient l'idée d'une nature féminine apolitique en centrant les objets d'étude sur les femmes elles-mêmes, les candidates et les élues, alors que les premières recherches définissaient un comportement politique féminin par rapport aux paramètres du comportement masculin.¹⁰

À la lumière de plusieurs recherches récentes, nous sommes à même de constater qu'il existe des différences notables entre les hommes et les femmes quant à leur choix de faire le saut en politique, aux difficultés qu'ils et elles rencontrent dans l'exercice du militantisme, dans la manière de militer elle-même, ainsi que dans la façon de représenter l'ensemble des citoyens et citoyennes et certains groupes en particulier (les femmes, par exemple)¹¹. Il faut tout de même souligner que les femmes ont gagné plusieurs points en matière de représentation politique et que leurs aspirations sont maintenant plus près de celles des hommes, car n'oublions pas que les femmes ont obtenu le droit de vote seulement en 1940 (!).

Selon Gingras et ses collègues, deux grands facteurs expliqueraient les difficultés auxquelles les femmes font face dans l'exercice de leur militantisme, soit l'affectation aux tâches dites familiales et le fonctionnement des structures mêmes des différentes organisations (syndicales ou politiques) dans lesquelles elles militent¹². Ces obstacles s'expliqueraient en partie, toujours selon Gingras et ses collègues, par les structures patriarcales qui composent ces différents lieux politiques : «Ces structures sont patriarcales, c'est-à-dire qu'elles reproduisent un fonctionnement et un type de pouvoir masculin qui défavorisent les femmes : prise de parole, horaires des réunions, durée des réunions, expérience d'exercice du pouvoir, réseaux, division sexuelle du travail, etc.¹³». Tremblay et Pelletier amènent aussi le problème des structures inadéquates à la réalité, aux habitudes et aux

valeurs des femmes, ils affirment d'ailleurs que tant et aussi longtemps que les femmes n'auront pas atteint une masse critique, la domination masculine restera fortement marquée dans les règles formelles et informelles du jeu politique¹⁴ ; qui plus est, «les femmes et les hommes ne jouissent pas des mêmes possibilités de s'engager en politique. L'accès au pouvoir politique procède par une série d'étapes qui, bien que présentées comme neutres et universelles, ont des effets différents selon le sexe.»¹⁵

Gingras et ses collègues dans leur recherche des facteurs influençant négativement la représentation politique des femmes dans les partis provinciaux (Québec) et fédéraux avancent elles aussi l'hypothèse selon laquelle la façon d'aborder et d'intégrer le militantisme diffère entre les hommes et les femmes. En effet, selon elles, ce ne serait pas les mêmes raisons qui pousseraient les femmes au militantisme, pas plus qu'elles ne militeraient de la même manière que les hommes. De plus, elles n'auraient pas suivi le même type de cheminement militant¹⁶. Selon elles, les femmes s'engageraient dans une voie militante beaucoup plus dans le but d'aider, de rendre service à la communauté (continuité de leur rôle traditionnel) que par ambition personnelle (pouvoir, carrière, etc.). À ce sujet, Tremblay et Pelletier précisent qu'avant de se lancer en politique, les femmes se questionnent d'abord sur ce qu'elles vont perdre (surtout en ce qui a trait à leur vie personnelle et familiale), tandis que les hommes se demandent surtout ce qu'ils ont à gagner (notoriété, avancement de carrière, etc.) dans une telle décision¹⁷. Cependant, à la lumière de ces réflexions, nous pourrions nous demander si cette attitude féminine est le résultat de la nature même des femmes ou est, tout simplement, la conséquence de l'absence de modèle ou, du moins, de leur rareté, de la dévalorisation de certaines qualités de pouvoir dans l'éducation des filles, ainsi que des structures mal adaptées aux besoins des familles (garderie, congés parentaux, conciliation militantisme-famille) dont les femmes sont encore souvent les principales – voire les seules – responsables.

LA REPRÉSENTATION DES FEMMES AU
SEIN DU POUVOIR

Les femmes et les hommes n'exercent pas le pouvoir politique de la même façon. Ne connaissant pas les mêmes conditions d'accès au pouvoir politique, elles et ils diffèrent quant à leurs valeurs, leurs opinions et leurs modèles de comportement une fois au Parlement.¹⁸

Si les hommes et les femmes semblent souvent en opposition quant aux valeurs et aux implications militantes, il s'avère qu'ils s'entendent sur les qualités que devrait avoir le militant idéal. Le type idéal semble répondre à un modèle plutôt androgyne quant à la nature de ses qualités ; en effet, les différentes qualités mentionnées sont un amalgame de caractéristiques dites féminines (accepter le pluralisme, être altruiste ; équilibrer sa vie privée et sa vie publique, etc.) et dites masculines (être disponible, s'impliquer totalement, avoir de l'audace et du leadership, etc.)¹⁹. Cependant, il n'en reste pas moins que le type idéal du parlementaire observé dans nos assemblées est plus souvent qu'autrement un homme, de race blanche, dans la force de l'âge, universitaire, ayant un solide statut professionnel (Mishler, 1978)²⁰. En effet, comme nous l'avons déjà expliqué, étant donné le processus de socialisation et les modèles sexuels présentés dans nos sociétés, les femmes atteignent plus difficilement et évidemment en moins grand nombre la sphère politique. À cet effet, l'étude menée par Tremblay et Pelletier sur les divers députés et députées québécois siégeant à l'Assemblée nationale ou au Parlement démontre que la moitié des femmes élues ont connu des expériences de socialisation inhabituelles : 13 députées sur 24 proviennent d'un milieu politisé²¹. La moitié des femmes siégeant à la Chambre des Communes ou à l'Assemblée nationale auraient eu un cheminement et des modèles différents de l'ensemble des femmes. Face à cette observation, pouvons-nous penser que les femmes élues veulent et sont en mesure de représenter plus particulièrement les besoins et les priorités des femmes en général ? Il est clair que les femmes sont d'abord et avant tout des personnes dont les convictions, les expériences et les idéologies peuvent être fort différentes, mais elles forment aussi un groupe ayant une condition de discrimination commune (problèmes d'équité salariale, de violence, faible représentation politique, etc.). Et c'est dans

ce sens que Tremblay (1992)²² a demandé aux candidats et candidates à l'élection provinciale de 1989 si les députées avaient une responsabilité particulière envers les femmes du Québec²³. Les résultats de cette enquête démontrent que 77,5 % des candidates étaient en accord avec cette proposition tandis que seulement 31,6 % des candidats l'étaient aussi (47 % étaient en désaccord)²⁴. Par contre, si ces résultats semblent encourager, il faut tout de même leur apporter quelques nuances. En effet, Tremblay et Pelletier soulignent la différence mentionnée par quelques élues entre questions féminines et féministes :

Saint-Germain appelle questions d'intérêt féminin celles qui sont associées à des champs de compétence habituellement attribués à la gent féminine – tels que la famille, l'éducation et l'assistance sociale –, alors que les questions d'intérêt féministe sont celles qui renvoient à des projets destinés à changer et améliorer le statut des femmes dans la société.²⁵

Il faut donc faire la part des choses entre des revendications qui se veulent un renforcement des rôles traditionnels présents dans nos sociétés et celles qui augurent d'une meilleure équité entre les sexes ; les apparences peuvent être trompeuses.

Dans l'optique d'une meilleure représentation des intérêts des femmes aux différents paliers du gouvernement, il faut aussi considérer les rapports de force qui se jouent au sein même de ceux-ci. Les hommes sont majoritairement en désaccord avec le fait que les femmes devraient représenter d'une manière particulière les intérêts féminins et féministes, car ils y voient de la discrimination envers les électeurs masculins. Leurs propos sont basés sur une idéologie qui tient pour acquis l'universalité du genre masculin et la démocratie égalitaire sur lesquelles les gouvernements sont fondés. C'est aussi dans cette perspective que plusieurs députées sont en désaccord avec une sororité entre les élues et l'électorat ; elles tentent ainsi de s'éloigner du spectre de la condition de minoritaires²⁶ ; les femmes ne veulent pas être marginalisées à l'intérieur de leur groupe. D'ailleurs, même lorsqu'elles se montrent en accord, il est préférable de parler de préjugé favorable que de sororité. De plus, les femmes élues font face à certains obstacles incontournables à l'intérieur du monde politique dans leur militantisme féministe, car elles doivent agir selon les règles du jeu – souvent

patriarcales comme nous l'avons mentionné plus tôt –, et s'adapter aux contraintes que présupposent leur appartenance à un parti.

Les femmes doivent passer le seuil critique d'une représentation plus équitable pour faire pencher la balance du pouvoir et espérer rééquilibrer la norme masculine, dite universelle, inhérente au jeu politique de nos sociétés démocratiques, et ainsi s'approprier cette démocratie qui fut trop longtemps l'apanage des hommes. Mais le nombre ne peut suffire. Il faut que les élues soient conscientes de leur rôle et de leur importance face aux changements devant s'opérer dans le processus de socialisation des rôles. Tremblay et Pelletier le soulignent précisément :

En outre, on ne peut parler de l'existence d'une conscience féministe chez les députées. Ces résultats indiquent que la représentation politique des femmes ne peut suffire de l'élection de femmes ; il faut, de plus, que des féministes accèdent au pouvoir – et en nombre²⁷.

NOTES

1 Gingras, Anne-Marie, Maillé, Chantal et Tardy, Évelyne, *Sexes et militantisme*, Montréal, Les Éditions du CIDHCA, 1989, p. 52 : cité dans le texte.

2 Des données tirées de l'Union interparlementaire au 30 juin 1993 indiquaient que quatre des cinq pays en tête pour la proportion féminine dans les assemblées législatives (seules les chambres basses ont été retenues) étaient les pays scandinaves : Finlande (39,0 %) ; Norvège (35,8 %) ; Suède (33,5 %) ; Danemark (33,0 %) ; Pays Bas (29,3 %).

3 Selon la même source, la France et la Grèce se trouvaient bonnes dernières avec 6,1 % et 5,3 % respectivement.

4 Je ne veux pas ici écarter les discriminations dont sont victimes les différentes classes, races dans nos sociétés, mais plutôt centrer mon propos sur l'absence des femmes dans la longue histoire de la démocratie androcentriste.

5 *Le Devoir*, samedi 6 et dimanche 7 mars 1999, A1.

6 Statistiques recueillies dans l'article de Gagnon, Claire, «Politique : Sous le signe du lion», *La Gazette des femmes*, vol. 20, no. 6, mars-avril 1999, p. 7.

7 Cité dans Tremblay et Pelletier, *Que font-elles en politique ?*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 10.

8 Cités dans le texte : Duverger, Maurice, *La participation des femmes à la vie politique*, Paris, UNESCO, 1955 ; Lane, R., *Political Life*, Glencoe, Free Press, 1959 ; Dogan, M. et Narbonne, J., *Les Françaises face à la politique : comportement politique et condition sociale*, Paris, A. Collin, 1955.

Cyber-féminisme: possibilités et obstacles

Julie Brunet

En dépit des logiques d'usage qu'on tente d'imposer aux internautes, certains et certaines résistent à l'influence commerciale en utilisant la technologie à des fins militantes. Il en va ainsi des féministes, qui occupent de plus en plus de place dans le cyberspace. Mais, bien qu'elles se soient approprié de puissants outils d'Internet, leur permettant notamment d'accroître leurs capacités de communication, de diffusion, de concertation et de mobilisation, plusieurs obstacles entravent toujours la pleine efficacité d'un cyber-féminisme.

LES OUTILS NETFEMMES

Dans un premier temps, afin de mesurer les possibilités de ce féminisme en ligne, nous examinerons les outils mis en place dans le cadre du projet *Internet au féminin*, qui vise l'implantation d'un réseau télématique de militantes et de chercheuses québécoises. Ce projet, du Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine (CDEACF), soutenu par le Fonds de l'autoroute de l'information (FAI), commandait d'abord la création d'un site pouvant servir de "centrale" aux abonnées. On désigne celui-ci par l'appellation *NetFemmes*, tout comme le réseau lui-même. Soulignons, avant toute chose, qu'on y trouve plusieurs documents de portée collective, différentes ressources, dont la collection du CDEACF, des hyperliens conduisant vers d'autres sites féministes de qualité et les répertoires des membres du Réseau électronique des groupes de femmes.

Les conceptrices du site ont mis sur pied, en 1998, une «liste de discussions», occasionnellement «filtrée» par une modératrice¹, qui facilite et accélère les échanges entre les quelques 180 abonnées du réseau. Comparées aux méthodes traditionnelles de communication (courrier, réunions, téléphone), les listes de discussions présentent de grands avantages : une fois inscrites, les participantes n'ont qu'à envoyer un message pour qu'il soit aussitôt distribué à chacune des autres abonnées, via le courriel. Celles-ci peuvent alors répondre en expédiant un nouveau message à la liste ou encore

s'adresser à une seule personne en utilisant son adresse électronique. Elles peuvent aussi se contenter de lire les messages sans prendre part aux débats. Simplifiant les processus consultatifs, cet outil favorise par conséquent la concertation rapide des groupes de femmes.

En outre, la liste de discussions joue un rôle essentiel lorsque vient le temps de convoquer des assemblées ou de mobiliser des troupes en vue d'une manifestation. Les invitations et les appels à l'action², de même que les confirmations de présence ou autres informations utiles à l'organisation de tels événements, peuvent désormais être envoyés de la manière la plus expéditive. Les groupes abonnés réduisent ainsi les frais et la lourdeur des préparatifs entourant ces rassemblements, sans compter qu'en les annonçant sur le site, il est possible d'élargir leur assistance.

Par ailleurs, puisqu'elles impliquent des participantes issues de diverses disciplines, ces discussions rendent compte de différentes perspectives sur une même problématique. Elles donnent également l'occasion à des femmes – entre autres à celles qui habitent des régions rurales éloignées où il existe peu de lieux spécifiquement conçus pour elles – de rompre leur isolement et de se faire entendre.

Le site *NetFemmes* est, de surcroît, la centrale où les abonnées stockent une impressionnante quantité d'informations, et à partir de laquelle elles diffusent leurs documents. Compte tenu du faible intérêt que portent les médias traditionnels à l'égard du mouvement féministe, le projet *Internet au féminin* est pour les militantes et chercheuses une opportunité unique de faire connaître les résultats de leurs recherches ou leurs points de vue sur des questions d'actualité, et ce, à un public large, pouvant émettre ses commentaires par courrier électronique.

Il faut également mentionner que grâce au support Internet, les ressources dont dispose le Réseau électronique des groupes de femmes sont accessibles à

l'échelle planétaire. De plus, le site *NetFemmes* contient des hyperliens vers les principaux réseaux féministes de chaque continent. Ainsi, la technologie permet aujourd'hui à des femmes d'horizons différents et éloignés de se réunir virtuellement, de partager leurs ressources, d'appuyer mutuellement leurs actions, tout en apprenant à mieux comprendre leurs situations respectives. Dans ce sens, Internet aide à tisser et à renforcer des liens entre des femmes que les particularismes nationaux, culturels ou religieux séparent encore trop souvent; de sorte que dans ce que l'on appelle, à juste titre, le «village global», la «conscience de classe» dont tant de féministes depuis Simone de Beauvoir³ ont déploré l'absence, pourrait enfin devenir une réalité.

En somme, les outils mis en place dans le cadre du projet *Internet au féminin* permettent aux différentes actrices du mouvement féministe communautaire du Québec de "décupler [leurs] capacités d'actions"⁴. Mais une étude publiée par *Relais-femmes*⁵ est moins optimiste. On y apprend, en effet, qu'en dépit des outils fonctionnels dont il dispose aujourd'hui – le site *NetFemmes* en étant le meilleur exemple – le cyber-féminisme n'est pas encore tout à fait efficace. Pour cela, il faudrait que ses outils puissent être utilisés par le plus de femmes possible et que la majorité des groupes de femmes s'abonne au réseau afin qu'il ne s'établisse pas de clivage au sein du mouvement féministe, entre les groupes "branchés" et "non-branchés". Or, à l'heure actuelle, seulement 15 à 20% des internautes québécois sont des femmes.

ACCÈS LIMITÉ

La conférence *Les femmes et l'Internet*, qui s'est tenue à Ottawa en octobre 1997, a permis de mettre en lumière plusieurs facteurs économiques et sociologiques responsables de cette situation.

D'une part, les intervenantes ont rappelé que pour les femmes, en général moins rémunérées que les hommes, il est plus difficile de faire l'achat d'un ordinateur et de payer les frais reliés au branchement Internet. Il en va de même pour les associations de femmes qui, très souvent, bénéficient de faibles ressources financières. D'autre part, peu de programmes de formation subventionnés par les gouvernements s'adressent aux femmes – et moins encore à certains groupes tels que les immigrantes, les handicapées ou les femmes de milieux défavorisés. Ceux qui sont présentement offerts ne tiennent apparemment pas

compte de leurs besoins ni de leurs attentes spécifiques, les femmes et les hommes faisant un usage différent de la technologie.

En outre, des facteurs sociologiques limitent leur utilisation de l'Internet. Plusieurs participantes de la conférence ont ainsi souligné le peu de temps libre dont disposent les femmes, en particulier celles à qui incombe la «double tâche». Si certaines d'entre elles parviennent tout de même à se familiariser avec cette technologie, son utilisation demeure quasi exclusivement liée à des fins professionnelles. La connexion se fait généralement depuis leur lieu de travail, plus rarement depuis leur domicile. Dans ces conditions, elles n'exploitent pas toutes les possibilités du «réseau des réseaux», participent moins activement à son développement, à la création de produits et de services adaptés à leurs besoins; elles ont donc peu d'influence sur la manière dont nous utilisons Internet, de même que sur les contenus qui y sont diffusés.

À cet égard, Aliza Sherman⁶ soutient qu'il est important de s'approprier ces outils, de revendiquer sa place dans le cyberspace, parce que l'occasion qui se présente ne durera pas. Déjà, les grandes organisations imposent leur présence⁷. Cela signifie que des logiques d'usage seront de plus en plus imposées aux internautes – surtout avec l'avènement d'Internet 2, sorte de version améliorée, mieux structurée, qui sera, dit-on, presque entièrement assujettie à des intérêts commerciaux. Considérant que les femmes occupent très peu de postes de cadres dans les principales entreprises de ce secteur, il y a de fortes chances pour que ces logiques d'usage ne conviennent pas à la population féminine du «village global».

C'est pourquoi, afin d'accroître leur présence et leur influence dans le cyberspace, il apparaît impératif d'encourager l'appropriation de la technologie par les femmes. Aussi, les participantes de la conférence *Les femmes et l'Internet* ont-elles recommandé au gouvernement canadien d'élaborer une stratégie d'ensemble afin que toutes puissent avoir accès à une formation Internet. Mais dans l'attente d'une telle mesure, quelques cyber-féministes mettent déjà des solutions à l'essai.

Chez *Webgrls*, par exemple, on insiste beaucoup sur le partage des connaissances entre webmistresses⁸ et débutantes, lors de rencontres physiques ou virtuelles. Quelques ateliers sont sporadiquement offerts, à des coûts dérisoires. De même, chez *NetFemmes*, on propose des ateliers virtuels, des stages d'initiation au fonction-

nement et au vocabulaire d'Internet, au langage HTML, à la messagerie électronique, etc. Ces séances comprennent un volet stratégique, c'est-à-dire que les formateurs tentent de susciter une réflexion critique sur l'information diffusée en ligne. Ils orientent également les participantes vers des sites féministes liés à leurs différents champs d'activités. Toutefois, ses fonds étant pour le moment insuffisants, *NetFemmes* ne peut plus offrir ces stages. On trouve en revanche sur le site, à l'intention des nouvelles utilisatrices, un guide pratique résumant le contenu des formations antérieurement offertes, en plus de quelques suggestions de sites consacrés aux bases de l'Internet⁹.

Celles qui sont familières avec l'informatique trouveront sur ces sites tous les renseignements susceptibles d'en faire des internautes compétentes. Aussi, sans nier l'importance des programmes de formation réclamés en 1997, il m'apparaît approprié d'encourager ces dernières à explorer d'elles-mêmes, et ce dès maintenant, la technologie Internet et les multiples usages qu'elles peuvent en faire. Car il est difficile, dans ce dossier comme dans tant d'autres, de prévoir quand le gouvernement agira.

D'autres femmes, faisant comme moi un usage assez rudimentaire de l'ordinateur, s'apercevront alors qu'il n'est pas si difficile d'entrer et de s'imposer dans le cyberspace. Après quelques tentatives et quelques moments d'exaspération sans doute, elles pourront rejoindre des communautés virtuelles, prendre part à des débats, soutenir des actions, faciliter et étendre leurs recherches, peut-être même créer leur propre site ou page personnelle. Enfin, comme cela se fait chez *NetFemmes* ou *Webgrls*, elles pourront partager leurs connaissances avec des internautes moins chevronnées qui, à leur tour, seront en mesure d'expérimenter les outils du cyber-féminisme, toutes contribuant ainsi à son essor et à son dynamisme.

Webographie

Militer dans le cyberspace : les nouvelles dimensions de l'action collective, Anne-Marie Gingras, Université Laval, 1999 : www.netfemmes.org/documents/militer.html

Concevoir des alertes à l'action efficaces sur Internet, Phil Agre, traduit par le ENDA-SYNFE, octobre 1998 : www.netfemmes.org/documents/concevoir.html

Diffuser des alertes à l'action sur Internet, OMT, octobre 1998 : www.netfemmes.org/documents/diffuser.html

Internet satisfait-il les centres d'intérêt des femmes? Un enjeu pour la presse féminine, Véronique Lacoste : www.internet.ca/femmes/pressfem/intro.html

Les femmes et l'Internet (Conférence) : www.granny.bc.ca/confet/

Édition spéciale 8 mars. La journée internationale des femmes. www.cyberie.qc.ca/

Quelques sites d'intérêt proposés par NetFemmes : (Tous ces sites rassemblent de nombreux hyperliens vers des sites à vocation féministe)

IREF: www.unites.uqam.ca/iref
Condition féminine Canada: www.swc-cfc.gc.ca/directf.html
Conseil du Statut de la femme: www.csf.gouv.qc.ca/
Clicnet: clicnet.swarthmore.edu/studies/feministes.html

NOTES

- 1 Sharon Hackett, coordonnatrice du projet.
- 2 Les appels à l'action sont des messages expédiés via le Web ou par courrier électronique (grâce à des listes de diffusion) pour réclamer qu'une action politique soit menée.
- 3 De Beauvoir, Simone, *Le deuxième sexe I*, Paris, Gallimard, «folio/essais», 1976 [1949], p. 19 : «[Les femmes] vivent dispersées parmi les hommes, rattachées par l'habitat, le travail, les intérêts économiques, la condition sociale à certains hommes [...] plus étroitement qu'aux autres femmes».
- 4 «À propos du projet Internet au féminin» : www.netfemmes.org
- 5 «Recherche sur les impacts des nouvelles technologies de l'information et des communications (NTIC) dans les groupes de femmes du Québec : difficultés et potentiels», Relais-femmes, 1998 : www.netfemmes.org/documents/femmesntic-01.html et www.netfemmes.org/documents/femmesntic-02.html
- 6 Aliza Sherman, une New-Yorkaise qui ne possédait que quelques connaissances informatiques de base, a progressivement mis sur pied un réseau international de femmes (les Cybergrl) intéressées par les nouvelles technologies. «Webgrl aide les femmes et les jeunes filles à réussir dans le monde technologique en leur fournissant un forum pour discuter, faire des contacts, enseigner et apprendre. Grâce aux branches comme celles-ci, Webgrl espère offrir aux femmes de tout âge des ateliers, des présentations et démonstrations, une banque d'offres d'emploi, et encore bien d'autres ressources» : www.webgrl.com/montreal/
- 7 Munger, Benoit, «Aliza Sherman : le cyberspace se conjugue au féminin. Le cyberspace est une affaire de gars? Vous ne connaissez sûrement pas Cybergrl», *Le Devoir*, 4 mai 1998 : ledevoir.com
- 8 Les webmistres sont des personnes responsables de la maintenance d'un site Web, qui peuvent être chargées d'assurer sa mise à jour ou encore la création des documents diffusés par l'organisme duquel elles font partie.
- 9 *Internet au bout des doigts* : www.iabdd.CJL.qc.ca/
Vocabulaire d'Internet Plus (Office de la langue française)
www.OLE.gouv.qc.ca/service/pages/internet2.html
Apprendre l'Internet
www.learnthenet.com/french/index.html
Guide Internet (UNGI) : www.imagine.fr/umc

Le pouvoir, comment l'envisager : avec espoir ou avec angoisse ?

Gaëtane Lemay

À l'aube du nouveau millénaire et après trente ans de féminisme, qu'en est-il du rapport au pouvoir des femmes? Sujet épineux, s'il en est un, et qui a suscité de nombreux débats au sein du mouvement féministe et des groupes de femmes. Le texte présenté ci-après est tiré de la revue de littérature réalisée dans le cadre de mon projet de maîtrise en Intervention sociale. Ma recherche est une étude comparative du rapport au pouvoir des femmes et des hommes.

Les réflexions contenues dans cet essai portent principalement sur le lien entre le mouvement féministe et le rapport des femmes au pouvoir. Pour comprendre l'importance des débats actuels sur cette question, il faut revenir sur les origines du mouvement féministe et certains événements ayant marqué l'histoire des femmes dans leur rapport au pouvoir. Les quelques aspects abordés dans ce texte sont bien sûr parcellaires mais permettront, à tout le moins je l'espère, de mieux saisir la complexité de cette problématique. Enfin, quelles perspectives nous réserve l'arrivée de l'an 2000: celles d'un pouvoir renouvelé, partagé et constructif, ou...

Le mouvement féministe a généré des transformations profondes en regard du rôle et du statut des femmes dans nos sociétés, tant dans la sphère privée que publique. Les premières revendications dénoncent les injustices faites aux femmes, ces injustices originent principalement du pouvoir exercé sur elles au sein d'une société patriarcale. Dans un premier temps, les féministes ont majoritairement condamné le pouvoir, ce pouvoir de domination et d'exploitation.

Les femmes devaient d'abord se retrouver, afin de se réapproprier en tant que sujet autonome à titre individuel et collectif. Les femmes voulaient faire autrement, elles ont tenté de construire un

nouveau type de rapports entre elles et dans le social. Au cours des années soixante-dix et quatre-vingt, nous avons assisté à la mise sur pied de nombreux groupes de femmes. Les femmes voulaient créer des milieux de vie au sein desquels seraient absents les rapports de domination.

Ces expériences les ont menées à deux constats : premièrement, le pouvoir, même si on le rejette, demeure omniprésent et se manifeste de différentes façons, deuxièmement, choisir de demeurer en marge des structures formelles de pouvoir, n'est peut-être pas la seule ou la meilleure stratégie pour atteindre une réelle égalité.

Les femmes ont donc été amenées à traiter de la dynamique du pouvoir, tant au sein des groupes de femmes qu'entre les groupes, de même que du pouvoir exercé dans les institutions publiques. Mais quand il est question de pouvoir, les femmes vivent une contradiction profonde: elles sont alors partagées entre le réflexe premier de rejeter le pouvoir, parce qu'il renvoie l'image de la domination, et la nécessité de reconnaître l'existence du pouvoir et ses différentes manifestations.

Au cours des vingt dernières années, les femmes ont développé une réflexion sur la notion du pouvoir. Elles ont théorisé sur le concept de pouvoir, les rapports de pouvoir au sein du couple, dans les groupes de femmes et le pouvoir exercé par les femmes occupant des fonctions dans la sphère publique. Dans le cadre de cet article, nous traiterons des deux aspects suivants: premièrement, la façon dont certaines chercheuses ont théorisé sur le pouvoir et deuxièmement, les positions prises dans le débat qui s'est mené sur la stratégie voulant que les femmes investissent des lieux de pouvoir dans la sphère publique.

LE CONCEPT DU POUVOIR

Quand on parle du pouvoir, à quoi fait-on référence? D'abord, il est important de préciser que le pouvoir n'est pas un objet qu'un individu ou un groupe puisse posséder, perdre ou transmettre. En cela, ma position rejoint celle de plusieurs chercheuses féministes, dont celle de Marie-Andrée Couillard¹ qui, à partir des écrits de Michel Foucault, reprend en ces termes la définition du pouvoir. Elle le définit comme étant: «un ensemble de pratiques, discursives ou non, soutenues par des institutions et ayant des effets dont la nature n'est pas nécessairement prévisible.»

Pour Micheline De Sève², le pouvoir renvoie à l'idée suivante: «la capacité d'agir ou de ne pas agir sans crainte des conséquences, quelle que soit la solution retenue.» Simone Landry³ quant à elle, traite du pouvoir dans les petits groupes. Partant du postulat de l'impossible absence de toute structure de pouvoir au sein d'un groupe, elle voit un danger à ne pas reconnaître l'émergence de cette structure et des différences de statuts en découlant. Selon Landry, «la reconnaissance de statuts différenciés au sein du groupe, de même que la reconnaissance de chaque contribution, permettent le développement d'une véritable dynamique du pouvoir-avec.»

De plus, on ne peut discourir sur le pouvoir au sein du mouvement féministe sans référer à l'ouvrage de Marilyn French⁴, *La fascination du pouvoir*. L'auteure définit deux sortes de pouvoir: le pouvoir-de et le pouvoir-sur.

«Le pouvoir-de est regardé comme un attribut personnel, fondé sur un don inné, cultivé à force de discipline personnelle[...] Il faut d'abord que le don soit perçu par les autres, puis que la personne qui en est douée ait la bonne fortune de vivre dans des circonstances lui permettant de le développer et dans une société qui l'autorise à l'exercer.»

Quant au pouvoir-sur, il renvoie à l'idée de domination, de contrôle. Pour French, le pouvoir-de chevauche le pouvoir-sur. Car dans la mesure où le talent se développe dans la concurrence, il doit défaire les autres pour réussir. Donc l'idée du pouvoir-de qui réfère à l'autonomie, à la capacité d'agir, nécessite la présence de différents facteurs externes afin de se dévelop-

per, et il n'est pas totalement distinct d'une forme de pouvoir-sur.

Au cœur des débats sur le pouvoir, les femmes ont eu tendance à distinguer entre le «bon pouvoir» et le «mauvais pouvoir». Le mauvais pouvoir étant perçu comme la capacité d'imposer, symbole d'oppression et associé au pouvoir masculin. Le bon pouvoir est le pouvoir d'influence et la capacité de convaincre, associé au pouvoir féminin. Mais le bon pouvoir n'est pas toujours positif et il peut parfois avoir des conséquences néfastes sur d'autres femmes, comme le démontre Évelyne Tardy⁵.

En effet l'auteure, dans sa recherche portant sur les groupes de femmes, mentionne que tous ces groupes ont des normes auxquelles les participantes doivent adhérer, sans quoi elles risquent l'exclusion: «La coercition qui peut forcer le départ volontaire ou la démission de personnes qui ne se conforment pas aux normes du groupe quant à la façon dont doit s'exercer l'influence en son sein peut être d'une grande violence psychologique.» Donc le pouvoir d'influence vu comme le bon pouvoir en opposition au pouvoir autoritaire, n'est pas nécessairement exempt de violence.

Puisqu'il semble que l'on ne puisse fonctionner en dehors de tout rapport de pouvoir, n'est-il pas préférable d'en reconnaître l'existence et de travailler à le transformer afin d'en arriver à un réel partage du pouvoir?

SPHÈRE PUBLIQUE

À travers l'ensemble des groupes autonomes de femmes, des femmes ont constitué un réseau parallèle de pouvoir, celui-ci ayant servi de tremplin pour les revendications des femmes sur la scène publique. Mais si elles y demeurent confinées, les femmes risquent de rester en marge des organisations officielles, de ces lieux où se prennent les décisions et les orientations politiques.

Bientôt le questionnement a surgi, dans différents milieux, sur la pertinence d'investir les espaces formels de pouvoir. Deux tendances se sont dessinées: d'une part, considérant la nécessité de s'im-

pliquer pour se faire entendre, certaines féministes ont défendu une position voulant que les femmes soient partout. D'autre part, certaines femmes voyaient un danger à investir les lieux de pouvoir traditionnellement masculins, celui de reproduire le modèle de pouvoir en place.

Les féministes qui défendent la position de ne pas investir les lieux formels de pouvoir, croient qu'elles pourront apporter des changements de l'extérieur. C'est la position défendue, entre autres, par des théoriciennes du courant de la fémeilité. Pour les tenants de ce courant de pensée, il faut créer un espace autre, spécifiquement féminin, une culture féminine en dehors des systèmes mis en place par le patriarcat. Mais peut-on espérer transformer la société en profondeur tout en demeurant à l'extérieur des systèmes formels? En refusant d'accéder aux espaces de pouvoir dans la sphère publique, les femmes ne laissent-elles pas alors tout le pouvoir aux mains des hommes?

Dès la fin des années soixante-dix, Françoise Collin⁶ questionne la non-implication des femmes dans les lieux de pouvoir: «Que nous le veuillons ou non le pouvoir s'y exerce. Doit-il s'exercer sans nous, ou du moins avec certaines d'entre nous dans la mesure où elles relaient une exigence que nous formulons ou élaborons en dehors de ces sphères?»

Pour Micheline De Sève⁷, la stratégie est claire: «Élargir notre rayon d'action suppose que nous soyons en mesure d'imposer nos priorités, donc notre présence dans l'arène publique pour revendiquer notre liberté.» Pour De Sève, il faut éviter de voir uniquement le versant négatif du pouvoir, celui-ci ne devrait pas être associé automatiquement à la domination. Elle tente de réhabiliter le pouvoir et elle invite les femmes à *co-partager* le pouvoir.

Au cours des dernières décennies, des femmes se sont immiscées à des postes de pouvoir dans la sphère publique; des chercheuses ont analysé cette nouvelle réalité, comme le propose la récente recherche effectuée sous la direction d'Évelyne Tardy⁸ et portant sur les mairesses et les maires du Québec. Les résultats de cette recherche démontrent qu'il y a des différences entre

les femmes et les hommes dans la façon d'exercer le pouvoir, mais il y en a aussi entre les femmes. Les mairesses ayant adopté le modèle masculin ont tendance à reproduire des comportements apparentés à ceux identifiés aux hommes. Mais ce qui retient particulièrement mon attention, c'est que le tiers des femmes interviewées s'identifient à ce que l'auteure désigne sous le vocable «femmes en politique»; c'est-à-dire qu'elles reconnaissent appartenir à la classe des femmes et qu'elles sont solidaires de celles-ci. Ces mairesses sont sensibilisées à la situation de discrimination faite aux femmes et plus ouvertes aux revendications qui visent à améliorer les conditions de vie des femmes.

En conclusion, j'aimerais revenir sur les deux constats suivants: premièrement, les écrits consultés montrent que les femmes ont pris conscience des différentes manifestations de pouvoir ayant émergé au cœur même de rapports qui se voulaient égalitaires, et comment elles ont réfléchi à cette problématique. Les positions développées démontrent une volonté de ne pas se laisser piéger à l'intérieur d'un modèle de pouvoir qui véhicule des valeurs contraires à l'idéologie féministe, et de sortir d'une position dichotomique du bon pouvoir opposé au mauvais pouvoir. Le résultat de ces réflexions tend à valoriser d'autres formes de rapport au pouvoir que celui de domination. Les auteures parlent du *pouvoir-de*, du *pouvoir-avec* ou de *co-partager* le pouvoir.

Deuxièmement, les femmes sont généralement réfractaires à l'exercice du pouvoir associé au modèle masculin, modèle qui est encore aujourd'hui dominant dans les institutions publiques. Elles visent à le transformer et à mieux partager le pouvoir. Cet énoncé s'applique aux expériences vécues par les femmes tant dans les groupes autonomes, que dans le milieu syndical ou politique. Dans les groupes autonomes, on privilégie une approche axée sur la discussion, le consensus, bref, un exercice du pouvoir qui vise à convaincre plutôt qu'à contraindre. Même si elles trouvent parfois difficile d'assumer ce choix, les femmes croient que cette forme d'exercice du pouvoir est préférable.

Pour un certain nombre de femmes occupant des postes de pouvoir dans la sphère publique, que ce soit dans le

monde syndical ou politique, occuper de telles fonctions représente un défi: celui de changer les choses. Elles refusent le modèle masculin en place et elles veulent contribuer à le transformer.

Au fil des ans, de plus en plus de femmes occupent des positions stratégiques et des postes de pouvoir dans la sphère publique. Je crois qu'il est faux de prétendre que toutes les femmes accèdent à ces postes endossent automatiquement le modèle masculin, comme en fait d'ailleurs la preuve la recherche portant sur les mairesses et les maires du Québec.

Même si plusieurs études ont été réalisées sur le rapport au pouvoir des femmes et des hommes, un long chemin reste à parcourir dans le domaine de la connaissance sur cette question. Premièrement, à cause de la complexité du concept de pouvoir et de la multiplicité des angles d'analyse sous lesquels il peut être étudié. Deuxièmement, parce que les phénomènes sociaux ne sont pas des états, mais des processus en perpétuelle transformation. Ce processus dynamique modifie les règles du jeu et génère de nouvelles réalités. Nous avons intérêt à observer et à tenter de saisir le sens de ces nouvelles réalités afin de mieux comprendre la société au sein de laquelle nous évoluons.

Au-delà des acquis du mouvement féministe, les années à venir sont porteuses de nombreux défis pour les femmes. En effet, même si elles ont plus de liberté et d'autonomie, le prix de cette autonomie est souvent très élevé. Pensons à la conciliation travail-famille et à l'impact sur la santé des femmes des double ou triple journées de travail, pensons aux femmes qui choisissent d'exercer un métier non-traditionnel et qui sont confrontées au harcèlement dans leur milieu de travail, pensons aux femmes qui choisissent d'occuper un poste de pouvoir et qui se retrouvent isolées dans un monde d'hommes, pensons aux femmes victimes de violence conjugale qui décident un jour de quitter un conjoint violent et le payent parfois de leur vie, pensons à celles qui choisissent de vivre sans conjoint, avec ou sans enfant, et qui se retrouvent trop souvent avec des conditions de vie précaires et dans la pauvreté.

À l'aube de l'an 2000, la question

consiste à savoir comment les femmes vont pouvoir atteindre une réelle égalité et une qualité de vie dans le respect de leurs choix. Quelles sont les stratégies à mettre en place pour atteindre cet objectif? Est-ce d'entrer de plain-pied dans l'arène publique et d'utiliser les mêmes méthodes que les hommes? Est-ce d'occuper, à notre façon, la place qui nous revient de droit? Est-ce de continuer à élargir notre espace de pouvoir au sein d'organisations autonomes en parallèle des structures formelles? Est-ce de privilégier différents types d'action qui tiennent compte de la diversité et des besoins et ce, dans un esprit de solidarité?

J'aimerais terminer mon article avec cette citation de Nicole Brossard⁹ tirée de *De radicale à intégrales*: «Si le patriarcat est parvenu à ne pas faire exister ce qui existe, il nous sera sans doute possible de faire exister ce qui existe. Encore pour cela faut-il la vouloir en nos mots très réelle cette femme intégrale que nous sommes.»

NOTES

1 Couillard, Marie-Andrée, «Le pouvoir dans les groupes de femmes de la région de Québec», *Recherches sociographiques*, vol. XXXV, no 1, 1994, p. 39-65.

2 De Steve, Micheline, «Les femmes et le pouvoir: faire face à la musique», dans: *Feminist research: prospect and retrospect. Recherches féministes: Bilan et perspectives d'avenir*. Queen's University Press, Kingston, Ontario, no. 15, 1988.

3 Landry, Simone, «Le pouvoir des femmes dans les groupes restreints», *Recherches féministes*, vol. 2, no 2, 1989, p. 14-54.

4 French, Marilyn, *La fascination du pouvoir* (Trad. de l'américain par Hélène Ouvrard) Paris, Acropole, 1986.

5 Tardy, Évelyne (dir. publ.), «Le pouvoir vu par des militantes de groupes de femmes», *Cahier Réseau de recherches féministes: Femmes et pouvoir*, IREF, No 2, 1995, p.97-118.

6 Collin, Françoise, «Les mêmes et les différences», *Cahiers du GRIF*, no 8, 1978, p.7-16.

7 De Steve, Micheline, *op.cit.*

8 Tardy, Évelyne, Tremblay, Manon et Legault, Ginette, *Maires et mairesses: les femmes et la politique municipale*, Montréal, Rapport du comité sur l'accès à l'égalité, FTQ, XXI^{ème} Congrès, Québec, 1997.

9 Brossard, Nicole, «De radicale à intégrales», dans: Zavalloni, M. (dir.), *L'émergence d'une culture au féminin*, Montréal, Saint-Martin, p.163-174.

Femmes et sexualité : problématiques toujours actuelles et perspectives d'avenir

Le dossier que nous vous proposons aborde le thème de la sexualité des femmes en insistant sur certains problèmes actuels et sur de nouveaux questionnements. Si le féminisme en Occident a permis aux femmes de se réapproprier leur corps et de faire des choix quant à leur sexualité, il n'en demeure pas moins qu'encore trop souvent le corps des femmes est perçu comme un simple objet sexuel et demeure la cible de multiples violences. Cependant, les femmes ont pu aussi se réapproprier les différents discours sur la sexualité qui, ainsi revisités, nous permettent aujourd'hui de proposer de nouvelles avenues de recherche et une diversité de visions.

Nous tenons spécialement à remercier Marie-Aimée Cliche (chargée de cours, histoire) et Martine Delvaux (professeure, études littéraires) qui ont bien voulu collaborer à ce dossier en nous proposant chacune une étude relevant de leur domaine de recherche et d'intérêt respectif.

UN SECRET DÉVOILÉ: L'INCESTE AU QUÉBEC AVANT 1970

Parmi les nombreux services rendus par les féministes américaines dans la décennie 1970, la révélation de l'ampleur des abus sexuels subis par les femmes figure en bonne place. Le livre de Susan Brownmiller sur *Le viol en 1975*, et celui de Florence Rush, *Le secret le mieux gardé. L'exploitation sexuelle des enfants, en 1980*, ont servi de point de départ à l'étude de ces questions. Le dévoilement de l'inceste a particulièrement choqué le grand public qui s'est naturellement posé la question: est-ce que c'était comme cela autrefois? Quelques sources permettent d'explorer ces secrets de famille: les archives judiciaires et les courriers du coeur.

La correspondance du procureur général, utilisée pour la période de 1858 à 1938, a permis de repérer 217 familles accusées d'inceste. La majorité d'entre elles sont de condition sociale modeste et vivent dans des régions isolées. Plus du tiers présentent des incestes multiples: soit le père avec plusieurs de ses filles ou une fille avec plus d'un homme de la famille. Ces liaisons commencent généralement à la puberté et se terminent vers 16 ou 17 ans, quand les filles deviennent capables de se défendre. Le type d'inceste le plus fréquent

(69,2%) est celui entre une fille et son père biologique. Ce dernier est parfois un veuf qui oblige sa fille à remplacer la mère jusque dans le lit conjugal. Mais la majorité des hommes incestueux ont à leur côté une épouse souvent indignée, parfois résignée, et toujours dépendante de lui financièrement. «C'est ma fille et j'ai le droit d'en faire ce que je veux», déclarent volontiers ces chefs de famille.

Une quarantaine de jeunes filles donnent naissance à un enfant dans ce contexte. Pour six d'entre elles, l'issue est un infanticide. Dans un cas extrême, le père tue l'un après l'autre les trois enfants issus de sa liaison avec sa fille.

La résignation féminine a des limites. Certaines jeunes filles fuient le toit paternel, tandis que d'autres dénoncent leur père à la justice, seules ou avec l'aide de leur mère, d'un voisin et surtout du curé. Parmi les 131 procès qui font suite à ces dénonciations, 95 se soldent par une condamnation, même si la peine du fouet, prévue par la loi, est rarement appliquée. Mais il est fréquent de voir la plainte retirée ou la libération du mari demandée par une épouse qui a absolument besoin de lui pour assurer la subsistance de la famille.

Les cas les plus tragiques n'aboutissent pas toujours devant les tribunaux.

Madame Antoine B. sait bien que son mari a violé deux de ses filles, et que la plus jeune est morte peu après. Mais elle refuse d'aller témoigner contre son mari parce qu'elle ne pourrait faire vivre ses sept autres enfants sans lui. Que pouvait faire une adolescente d'une région isolée, que sa mère ne pouvait défendre, ou qui vivait seule avec son père?

À partir de la décennie 1930, elle pouvait écrire au courrier du coeur d'un de ces journaux populaires qui atteignaient maintenant les paroisses les plus reculées de la province de Québec. Le dépouillement des courriers de quatre journaux pour la période de 1935 à 1969 (notamment, celui de Janette Bertrand dans *Le Petit Journal*) a permis de repérer 170 lettres décrivant des situations incestueuses, le plus grand nombre entre 1955 et 1964.

Certains des cas d'inceste racontés dans les courriers du coeur se déroulent dans des familles riches ou à l'aise, contrairement à la situation observée dans les archives judiciaires. Et les incestes entre frères et soeurs sont un peu plus nombreux que ceux entre pères et filles: 61 en regard de 59. Mais les méthodes brutales employées par les membres masculins de la famille (coups et menaces) et la dépendance résignée des femmes à l'égard de leur mari sont exprimés de la même façon dans les deux types de sources. La principale utilité des courriers du coeur est de révéler les sentiments éprouvés par les filles qui subissent une relation incestueuse. D'abord, le désarroi qui découle de l'ignorance sexuelle: «Dites-moi si tous les papas font cela avec leur fille», demande une adolescente qui vit dans un isolement quasi complet. Puis le sentiment de dévalorisation, la perte d'estime de soi: «Il est trop tard, je suis débauchée, n'est-ce pas?» dit une autre qui a fait «l'acte du mariage» à onze ans avec son frère aîné. Enfin la culpabilité religieuse éprouvée par celles qui n'osent

pas avouer à leur confesseur ce qu'elles considèrent comme un péché.

Les courriéristes répondent à ces cris de détresse en jouant un rôle d'éducatrice, de psychologue, voire de «directrice de conscience». D'abord et avant tout, elles informent leurs lectrices que les hommes n'ont pas le droit de faire «ça» avec leurs filles ou leurs soeurs. Puis elles poussent celles-ci à se défendre: «Criez, griffez, mordez, mais ne vous laissez pas faire.» Elles s'en prennent aussi à l'absence d'éducation sexuelle, qu'elles considèrent comme la principale cause de l'inceste au sein de la fratrie: «Quand les parents ont mis leurs enfants en confiance en répondant à toutes leurs questions, les grands frères ne sentent pas le besoin d'apprendre ce qu'est la vie en violant leurs petites soeurs ou leurs petits frères. Et si par hasard l'un d'eux commettait une imprudence de ce genre, le plus jeune s'empresserait d'aller se confier à sa mère.»

Aux adolescentes torturées par l'idée d'avoir commis un péché mortel, les courriéristes recommandent «une bonne confession», en assurant que le prêtre comprendra et ne les grondera pas. Restent les femmes adultes dont la vie est empoisonnée par ces mauvais souvenirs. Le conseil habituel est de se vider le coeur en se confiant à un confident capable de les comprendre: prêtre, psychologue ou amie. Puis de tourner la page et de commencer une nouvelle vie. Ces avis peu de nous paraître bien simplistes, mais ils invitent les femmes à sortir du siècle vicieux de la victimisation et à reprendre le contrôle de leur vie.

Et aujourd'hui, la situation s'est-elle améliorée? Grâce à la création des services d'aide sociale et à une meilleure éducation sexuelle, les adolescentes sont sans doute plus conscientes de leurs droits. Mais de nouvelles formes d'inceste apparaissent au sein des familles reconstituées, et les femmes, même indépendantes financièrement, sont parfois dépendantes psychologiquement de leur «chum» au point de fermer les yeux sur ses agissements. La vigilance à l'égard des abus sexuels ne doit donc pas se relâcher.

Marie-Aimée Cliche

Pour en savoir plus:

Marie-Aimée Cliche, «Un secret bien gardé: l'inceste dans la société traditionnelle québécoise, 1858-1938», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 50, no 2, automne 1996, p. 201-226.

«La mise en mots du secret le mieux gardé: l'inceste dans les coutriers du coeur au Québec, 1935-1969», dans *Us et abus de la mise en mots en matière d'abus sexuels*, dirigé par Hubert Van Gijsegem, à paraître.

LE VIOL: LES AGRESSIONS SEXUELLES NE SONT-ELLES VRAIMENT QUE DES CRIMES SEXUELS?

«Beaucoup de femmes hésitent à sortir seules le soir dans la rue. Elle l'a bien cherché dira-t-on s'il leur arrive malheur. Les femmes, si elles ne veulent pas avoir d'ennuis, n'ont qu'à bien se conduire: rester chez elles en rentrant du boulot, ne pas suivre chez lui, inviter à leur domicile, l'homme avec qui elles ont eu la témérité de prendre un verre. Et si elles ont des ennuis, qu'elles n'aillent pas se plaindre.»¹

Le viol (acte de pénétration sexuelle commis sur autrui par violence, contrainte ou surprise²) a fait place dans la législation canadienne aux agressions sexuelles (attaque à caractère sexuel non-provoquée et brutale³), laissant ainsi de côté la pénétration comme la preuve formelle de l'agression sexuelle. De plus, l'agression sexuelle apporte un élément nouveau, celui de la possibilité que l'agresseur, soit en fait une agresseuse... Mais peut-être surtout que l'utilisation du terme agression sexuelle, au lieu de viol, a fait prendre conscience à certains juges (à certaines aussi), ainsi qu'à plusieurs d'entre nous, de l'infamie de l'acte. Qu'est-ce vraiment qu'un viol? Outre le fait que ce soit un crime ignominieux, répugnant, qui assujettit la victime dans un état de honte où elle se sent souillée dans ce qu'elle a de plus intime, une perte de contrôle sur son propre corps; en fait, c'est un sale crime commis par de sales types. Mais ces abuseurs sont-ils tous des psychopathes ou des dégénérés sexuels?

Non. «Selon certaines données, seulement 3% des agresseurs seraient des psychopathes. (...) De plus, dans 70% des cas, agresseurs et victimes se connaissent; et 63% des agressions ont lieu à la maison.»⁴ Qui sont donc ces hommes qui harcèlent, abusent, violent et qui, dans certains cas, vont même jusqu'à tuer des femmes qui n'ont à se reprocher que le fait justement d'être une femme? Longtemps la société a étouffé le débat à propos de ces crimes en affirmant que si les hommes violaient les femmes, c'était la faute du puritanisme, d'une sexualité exclusivement axée sur la procréation. Les hommes ainsi frustrés se transformaient en bêtes brutales avides de sexe. Mais mis à part le fait que cet argument était un peu simpliste, il me semble que cette époque est maintenant révolue, les mœurs sexuels étant désormais plus libres. Pourtant le phénomène du viol n'a pas disparu (il n'a même pas diminué) avec la chute de l'idéologie puritaine. À l'aube du troisième millénaire, quelle réponse nous reste-t-il donc? Celle que les agresseurs sont des hommes laids incapables de séduire ne serait-ce qu'une seule femme, qui se transforment alors à leur tour en agresseurs sexuels. Cependant, les faits nous démontrent que tel n'est pas le cas, les violeurs ne sont pas nécessairement des êtres sociaux, disgraciés ou complètement débiles. En effet, à première vue, plusieurs des agresseurs peuvent facilement correspondre à l'image de notre frère, d'un ami ou de notre chum: ils sont souvent jeunes, beaux, intelligents et actifs dans la société.

Antoinette Fouque (psychanalyste française, éditrice et fondatrice d'un mouvement de femmes en France) affirme que la misogynie est à la base même de la violence faite aux femmes. De plus, de nos jours, cette misogynie est plus politique, c'est de l'antiféminisme. «Ça, c'est la misogynie new-look, en rapport avec les acquis récents des femmes. La misogynie traditionnelle est réalimentée et réactivée par l'antiféminisme.»⁵ Elle explique, entre autres, combien la misogynie est souvent vue comme une rigolade, les nombreuses blagues sexistes, les sous-entendus compromettants, la «peur» des féministes avouées... Certains hommes se sont d'ailleurs ouvertement déclarés misogynes sans que cela ait nui à leur carrière. Pourtant une femme qui se dit féministe (ce qui n'a rien à voir avec de la haine ou du mépris) passe pour une

frustrée, une frigide, une lesbienne, un danger presque... La misogynie est socialement tolérée. Attention, je ne dis pas que toute personne quelque peu misogyne est un agresseur potentiel, mais bien que cette animosité dont les femmes sont victimes dans la société institue un climat qui encourage les diverses formes de violence faites aux femmes – ou du moins ne les décourage pas. De l'inceste aux meurtres, en passant par le harcèlement et les agressions sexuelles, le genre féminin est une cible de choix.

Par ailleurs, la loi a longtemps été une bonne complice de la misogynie ambiante – à divers degrés il va sans dire – dans nos sociétés. En effet, jusqu'en 1983, le viol ne pouvait être considéré «important» que s'il y avait eu pénétration (la pénétration vaginale étant considérée plus sérieuse que la sodomie), que si l'agresseur n'était pas le conjoint de la victime et que si cette dernière n'était pas une travailleuse du sexe. Toute autre agression était estimée comme un attentat à la pudeur! De plus, avant 1983, le passé de la victime (nombre de partenaires et comportements sexuels, évaluation de ses mœurs, de son habillement, de ses fréquentations, etc.) jouait un rôle primordial dans l'inculpation de l'agresseur. C'est donc le projet de loi C-127, adopté par le gouvernement canadien, qui mit fin à ce ridicule. Cependant, en 1992, une loi introduisit à nouveau dans le Code criminel des règles concernant la preuve en ce qui a trait au comportement sexuel antérieur des plaignantes. C'est un demi-retour en arrière... le passé de la victime influence le verdict, mais à l'intérieur de frontières clairement établies (?).

Mais pourquoi encore aujourd'hui en cette fin de vingtième siècle y a-t-il si peu d'agressions sexuelles qui fassent l'objet d'une plainte? Tout simplement parce que la victime, en faisant appel à la justice, se retrouve précipitée dans un atroce combat dans lequel sa crédibilité sera confrontée à celle du présumé agresseur. Elle devra revivre, raconter ses événements douloureux; s'il y a procès, elle devra subir un contre-interrogatoire. De plus, elle doit prouver qu'elle n'était pas consentante et que l'agresseur le savait. «En bout de ligne, le juge rend un verdict d'innocence ou de culpabilité. À cause du principe voulant que toute personne est présumée innocente jusqu'à preuve du contraire, le fardeau de la

preuve repose sur les épaules de la victime.»⁶

Ensuite, il ne faut pas perdre de vue que même lorsque l'agresseur est rendu coupable, les sentences sont rarement exemplaires. Nous n'avons qu'à penser aux événements récents qui indignent et consternent sur le moment, mais sont vite oubliés! Les femmes au siècle dernier (jusqu'en 1893) étaient passibles d'emprisonnement à vie pour s'être fait avorter. La loi des Hommes (voire hommes) a déjà été plus sévère pour les femmes...

Le viol est une démonstration de violence parmi bien d'autres dont les femmes sont encore les premières victimes dans nos sociétés libérales. Le viol est beaucoup plus qu'un crime sexuel, il est une manifestation d'intolérance, d'irrespect, d'abus de pouvoir envers les femmes. En effet, chaque agression sexuelle, quelle qu'elle soit, constitue un acte de violence envers une femme en particulier (la victime), mais aussi envers toutes les femmes dans ce qu'elles sont et représentent, dans la solidarité de la peur. Le viol n'est pas seulement un crime sexuel, il est un crime politique au sens où il détruit la dignité des femmes et dénonce en quelque sorte son émancipation. Même si tous les viols ne sont pas perpétrés dans une optique de misogynie ou d'antiféminisme, il n'en demeure pas moins qu'ils s'inscrivent dans un climat de ce type. C'est pourquoi la violence faite aux femmes doit faire réagir ses victimes et la société tout entière, il faut la décrier, la dénoncer, la renvoyer à son statut de mal intolérable. Il est important que les victimes puissent porter plainte à la justice (même si c'est un combat périlleux) afin d'être libérées de la honte, de l'exclusion dont devraient plutôt être affligés les agresseurs. Les femmes victimes d'agression ont le droit de marcher la tête haute, elles ne sont coupables de rien. La société doit le comprendre, car la réappropriation du corps des femmes par les femmes, la fin du mépris (ou de la peur) des femmes et l'individuisation des femmes comme êtres humains dignes et libres en dépendent.

Rébecca Beauvais

NOTES

1 Rihait, Catherine, «Ils haïssent les femmes. Pourquoi?», *Marie-Claire*, no. 482, octobre 1992, p. 162.

2 *Larousse Sélection*, Éditions Larousse, coll. Du Reader's Digest, Montréal, 1989, p. 1037.

3 *Ibid.*, p. 47.

4 Éthier, Chantal, «Le viol au rendez-vous», *Châtelaine*, vol. 33, no. 1, janvier 1992, p. 24 et 26.

5 Rihait, Catherine, «La misogynie toujours...», *Marie-Claire*, no. 482, octobre 1992, p. 168.

6 Lecomte, Marie, «Agression sexuelle et si ça vous arrivait...», *Femme Plus*, vol. 5, no. 10, novembre 1992, p. 34.

PORNO: AUDACE, BANALITÉ ET HURLLEMENTS

«Sur l'écran, il la baise toujours. On a changé d'angle, perdu les couilles de vue. L'objectif est resserré sur le con glissant où coulisse régulièrement un manche d'une grosseur hallucinante. Cette régularité du mouvement me bouleverse. C'est une cadence qui parle davantage à mon imagination.»

Françoise Rey (*La femme de papier*)

Par quel angle aborder la pornographie si ce n'est celui-là: l'angle moite et sacrilège du con offert, du pénis besogneux, bref, du spectacle et surtout, de la mise en scène de la jouissance. Par pitié, ne m'accusez pas d'hétérocentrisme parce qu'il ne sera nullement question de la porno homosexuel (le) qui, on s'en doute, ne manque pas d'intérêt. Et je dis intérêt, oui, car effectivement, la pornographie (tous genres confondus) intéresse: 4,2 milliards de dollars aux États-Unis d'Amérique, soit 14 % de toutes les ventes vidéo pour ce seul pays (1998)¹.

Vers une définition de la pornographie

Après tout, la pornographie traite de sexualité, sujet qui intéresse l'humanité depuis fort longtemps, qu'on pense seulement aux représentations d'actes sexuels sur les parois de nombreuses grottes préhistoriques, sur les vases grecs et romains et les non moins célèbres estampes japonaises dites shunga ou «images du printemps».

Mais tenter de définir la pornographie, pour ces sociétés, en la distinguant, par exemple de l'érotisme ou d'autres formes de représentation sensuelle, serait ici une entreprise périlleuse puisque nous devrions nous attaquer à reconstruire l'ensemble d'un imaginaire sexuel et social qui nous échappe, en partie, encore aujourd'hui. Il faut comprendre que parler de la pornographie, c'est parler de la société qui la produit et la consomme. Parler de la porno, c'est fatalement parler de la représentation qu'une société se fait de l'acte sexuel: c'est donc dire que la notion même de pornographie varie. La pornographie, ou ce qui est considéré comme tel, constitue une définition mouvante selon les groupes culturels ou, même, selon les individus, qui ont tendance à considérer comme pornographique tout ce qui ne les excite pas, le laid, le sale des Autres. Porno en grec (pornè) signifie prostituée², mot qui tendrait à évacuer l'aspect affectif de la relation sexuelle, contrairement à l'érotisme. L'acte sexuel représenté comme dénouement, aboutissement et fin, c'est la mort de la narrativité³, d'où l'éternelle critique des films de cul que l'on dit sans histoires. C'est que l'histoire est un leurre, un prétexte, une pause dans ce spectacle bien plus que le véhicule par lequel les événements transigent. Le film pornographique se doit de respecter ses engagements: gaver, saturer le spectateur de sexe, sinon, c'est la faillite.

Une autre caractéristique de la production pornographique se rattacherait aux tabous ou malaises d'une société qui seraient largement représentés; est donc considéré pornographique tout ce qui est socialement jugé dégradant pour l'humain (exemple de notre groupe culturel): viol, zoophilie, le sadomasochisme, la violence, la prostitution, la bestialité, la pédophilie, etc.; jugés acceptables mais en fait à peine tolérés: homosexualité masculine, féminine, bisexualité, sodomie hétérosexuelle, fétichisme, travestisme, orgie, échangisme, voyeurisme, exhibitionnisme, urophilie, coprophagie, etc. Certains se réfugient derrière l'argument esthétique pour condamner la pornographie qui présente toutes ces habitudes sexuelles dans le cadre de scènes vulgaires et médiocres, renvoyant de l'humain une image d'animalité peu valorisante. Mais condamner la pornographie dans cette optique, c'est refuser que la laideur et la vulgarité puissent exister, c'est

refuser la partie animale en nous, c'est ne pas voir qu'en fait, ce qui choque, c'est justement l'acceptation de cette partie indomptée: «Ce ne sont plus les corps qui sont obscènes, c'est la gratuité de leur ostentation (qui est obscène).⁴» Mais surtout, comme pour ce qui est des *120 jours de Sodome*, du Marquis de Sade, le film et la littérature pornographiques sont en fait des catalogues anthropologiques, des perversions humaines où perversions, fantasmes puérils et plus salés se côtoient, faisant assez bon ménage. Ce qui pourrait paraître bien innocent mais qui masque un pouvoir de conformisme et de banalisation assez extraordinaires.

Banalisation et conformisme

Ces fantasmes ainsi traités par une banalisation de l'image, des mots, finissent par perdre leur pouvoir de subversion. Et ceci, dans la mesure où leur représentation n'est jamais problématique dans cet univers particulier qui est bien en dehors de la réalité. Ainsi, au premier abord, la pornographie peut sembler «bienfaitrice», dans la mesure où elle expose la relativité de certains tabous sexuels, mais elle finit par les encadrer dans un tel carcan de stéréotypes qu'on pourrait se demander, au contraire, si elle ne contribue pas à les renforcer, ou du moins à les neutraliser à son avantage, comme simple produit de consommation: «Ce cinéma a trop besoin des interdits pour les combattre; ce ne sont pas ses adversaires, ce sont ses appâts»⁵. La pornographie n'a donc pas de valeur éducative, mais plutôt un pouvoir d'uniformisation. Car en fait, si la porno peut donner l'impression d'une catharsis, elle demeure assez limitée dans son pouvoir de défoulement libidinal. Selon les auteurs Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut, dans leur essai, *Le nouveau désordre amoureux*: «La seule accessibilité offerte aujourd'hui c'est l'accessibilité au spectacle: si le client veut trouver son comptant, c'est du regard qu'il est sommé de jouir. Infime libération qui déploie la mise en scène de toutes les perversions pour n'en favoriser, au fond, qu'une seule: le voyeurisme.⁶» Véritable course aux tabous, la pornographie s'efforce, au contraire, à maintenir ces mêmes tabous pour «avoir l'air» de les enfreindre, marketing oblige. La pornographie neutralise ce qu'elle met en scène puisqu'elle ne fait que montrer, sans artifices, mais égale-

ment sans subtilités ni nuances, sans l'ombre d'une explication ni autre discours que celui de l'assouvissement immédiat (où désir et assouvissement se confondent), suggérant ainsi, comme moyen de régler ces problèmes, une bonne vieille branlette; la masturbation comme moyen d'évacuer les conflits.

La violence

Cette idée de neutralité ou de banalisation peut faire réfléchir lorsqu'on entre en contact, par exemple, avec un genre pornographique qui présente des actes de violence graves perpétrés contre des individus (généralement des femmes) comme le fait le «snuff». Ce genre naît officiellement en 1975, alors que les producteurs du film *Snuff* mettent en scène la torture, la mutilation et l'assassinat de femmes, pour exciter sexuellement leur public: les actrices auraient réellement péri au cours du tournage⁷. De plus, avec l'avènement d'un marché noir pour vidéocassettes amateurs, les possibilités d'un tel genre se verraient décuplées. Erreur de parcours ou bien germe de violence latente contenu dans cette quête de tabous, de source d'excitations sexuelles diversifiées et surtout spectaculaires? Création d'un univers fantasmagorique qui libérerait la vie consciente de pulsions qu'elle ne peut assouvir?

Les auteurs du livre *Interdit aux femmes*, Nathalie Collard et Pascale Navarro, dans une entrevue accordée à la revue *Châtelaine*⁸, soutiennent qu'en fait, la violence ne viendrait pas de la porno directement. Cette violence est issue des «problèmes de fonds» que l'on devrait plutôt combattre au lieu de s'attaquer uniquement à la porno, qui n'en serait que l'effet secondaire⁹. De plus, certains auteurs vont même jusqu'à pointer du doigt les courants féministes qui se spécialisent uniquement dans la critique de la porno plutôt que sur les rapports de domination et les problèmes sociaux qui en découlent, les accusant de perpétuer le courant antisexuel dans le féminisme¹⁰.

Irréalité de la pornographie

L'univers pornographique est celui d'une consommation idéale, consommation des corps, des images, des perversions, de la jouissance. C'est une manière

Discours sur la sexualité, le comment être

Oui, en porno, la femme est un objet, mais l'homme aussi, en fait tous ces personnages sont présentés comme des objets: «Lorsqu'on dénonce le fait qu'on impose la passivité à une femme, peut-on par cette simple démonstration conclure au bien-être de l'homme?»¹⁴ Il est malheureux donc, mais pas tellement étonnant de constater que l'ensemble des acteurs et actrices de la porno soient considérés comme des objets sexuels. La même observation pourrait être notée pour le consommateur puisque la porno ne s'adresse pas aux individualités, mais bien à la mécanique sexuelle du spectateur, lui fournissant un fantasme préfabriqué, troquant l'incertitude de l'assouvissement contre la banalité d'un voyeurisme sans danger, mais sans grandes joies non plus.

Bien sûr, les temps ont changé et des femmes écrivent et réalisent de plus en plus de documents pornographiques; des couples mariés, des femmes seules, etc. s'en servent afin d'ajouter du piquant dans leur vie sexuelle, mais la grande majorité des consommateurs reste toujours masculine. On ne peut vraiment pas démêler avec certitude les fantasmes masculins et féminins: n'y aurait-il pas possibilité d'un entre-deux? Mais, chose certaine, la porno possède une influence sur l'imaginaire sexuel des gens et surtout sur le mode de représentation de l'acte même.

La mise en scène de la jouissance

«...les traits de Bee ont perdu leur masque de sérénité. Les beaux yeux gris sont plus immenses encore, les lèvres ont augmenté d'épaisseur et d'éclat. Le visage presque enfantin, purifié, une Bee qu'Emmanuelle ne connaissait pas jusqu'alors, bouleversante d'intensité et de beauté, jouit sans un cri, sans un frisson, sans que le rythme de son corps trahisse la violence de son plaisir.»

Emmanuelle Arsan (Emmanuelle)

L'immobilité, les imperceptibles changements dans l'orgasme passent très mal à l'écran. Le doute surgit, a-t-elle joui? Oui, mais, a-t-elle vraiment joui? Toujours dans l'esprit de la performance, de la jouissance à tout prix, le «guerrier» essoufflé doit avoir la preuve de son «devoir» accompli, une preuve tangible ou plutôt audible et physique: les gémissements dont le paroxysme mène à la sanctification des ébats par le cri pour la femme et l'éjaculation pour

l'homme sont deux contraintes qui éloignent en fait l'individu de l'expression spécifique de sa jouissance. Cette mission que l'homme possède de faire jouir la femme est aussi lourde pour lui qu'elle est aliénante pour elle. Source de nombreux complexes masculins dans cette surévaluation du rôle de l'homme dans la quête du plaisir à deux (ou plus), le cinéma porno aura tendance à imposer une attitude dans la jouissance qui soit spectaculaire et surtout reconnaissable.

Étrangement, la porno et le féminisme ont la promotion de la jouissance de la femme en commun. Mais dans la porno, la jouissance de la femme demeure affiliée à celle de l'homme puisqu'il en est le dispensateur officiel. Bien sûr, le cinéma porno regorge de personnages féminins qui assument leur sexualité, mais en fait, elles sont davantage esclaves de cette sexualité qu'elles ne sont libérées. Nouvel essentialisme, la femme soumise à son corps qui ne désire qu'être assouvie par un sexe d'homme, ce qui donne ici l'impression que l'héroïne est ouverte, débarrassée de préjugés, mais qui est en fait une nymphomane pathologique, à qui la maîtrise du corps échappe, au service de la communauté masculine: aucune libération sexuelle là-dedans.

La pornographie, ce si fragile exploit

L'exploit de la porno: s'élever contre la morale, mais aussi contre tous les courants de pensée qui l'inspirent: sexologie, religion, féminisme, philosophie. L'arme: la caricature, l'exagération, le grotesque. Mais le discours offert en retour s'avère, somme toute, bien vide et tout à fait inconsistant. Véritable «baloune» qui explose au visage, la porno inquiète pourtant par la force du renforcement que nous offroit ses répétitions d'images. Fragile exploit donc qu'un tel discours sur la sexualité.

Ainsi, la porno n'est ni totalement nocive ni purement innocente et naïve, elle est tout cela à la fois puisque, après tout, elle peut servir de soutien temporaire à un fantasme qui ne peut être assouvi à un moment précis... servir à emplir d'images que l'imaginaire fantasmagorique retravaille à son goût, mais plus grave, elle peut banaliser la violence envers les femmes, les hommes, les enfants. Nous parlons ici d'une pornographie difficile

d'accès, peu diffusée, qui serait en fait illégale. Cette dernière, plus gravement, si laissée sous silence, peut contribuer à maintenir des préjugés qui font souffrir les utilisateurs et, probablement, indirectement, d'autres individus aussi. Souffrance d'hommes et de femmes que les images de violence enferment en eux, loin des corps de chair, d'odeurs à l'existence propre, qui rendent les baisers et caresses en retour. Incompréhension lourde du reste de la société qui condamne sans savoir, qui bannit les travailleurs du sexe en leur imposant une morale rigide et contraignante que les plus sévères censeurs rêveraient peut-être eux-mêmes d'enfreindre.

C'est très clair, pour la pornographie comme pour bien d'autres choses, la censure est inutile et spécialement inappropriée, on ne désamorce pas ce que l'on évite, essayons plutôt de comprendre et d'encourager la discussion, véritable ouverture vers l'Autre. N'assistons pas béat, passif, au spectacle de notre jouissance muette qui ne demande qu'à s'exprimer à travers nos propres mots, nos propres gestes et nos propres images, inspirons-nous, oui, mais surtout, ne nous laissons pas limiter ni par la porno, ni par la morale et sa censure.

Julie Ouellette

NOTES

- 1 *Le Devoir*, 11 octobre 1998.
- 2 Mignot, Andrée-Paule, «L'art érotique au fil du temps», *Clin d'Œil*, no. 204, juin 1997, p. 46-47.
- 3 Bruckner, Pascal, Finkielkraut, Alain, *Le nouveau désordre amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.
- 4 Bruckner et Finkielkraut, *Op. cit.*, p. 56.
- 5 *Ibid.*, p. 59.
- 6 *Ibid.*, p. 57.
- 7 Hans, Marie-Françoise, Lapouge, Gilles, *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1980.
- 8 Halpern, Sylvie, «Interdit aux femmes», *Châtelaine*, avril 1996, p. 76-77.
- 9 *Ibid.*, p. 76.
- 10 Imer, Rémi, Tremblay, Yvette, Le Veuly, Pierre, Lamoureux, Aimé, Tremblay-O'Keefe, Stanislas, *La pornographie mise à nu*, Québec, Les Éditions Univers inc., 1980.
- 11 Imer, Tremblay et al., *Op. cit.*, p. 102.
- 12 *Ibid.*, p. 54.
- 13 Imer, Tremblay, et al. (1980).
- 14 *Ibid.*, p. 104.

JULIETTE AU TEMPS DU SIDA

Pourquoi moi?, paru en 1987 chez Laffont dans la collection du Livre de poche, est un des premiers témoignages sur le sida, et certainement le premier écrit par une femme au début de ce que l'on caractérise aujourd'hui comme une «pandémie». Le récit de Juliette (pseudonyme de l'auteure) se présente comme suit : une jeune journaliste française qui connaît un grand succès, entreprend, après avoir reçu un diagnostic de séropositivité, de narrer le parcours de sa vie professionnelle et sexuelle depuis son adolescence jusqu'au présent de l'énonciation : le lit d'hôpital d'où elle écrit. Elle nous révèle non seulement des aventures amoureuses multiples mais une pratique quasi-ludique de la prostitution, des rencontres lesbiennes, une sexualité qui sert de porte d'accès au pouvoir dans son milieu de travail, et enfin, ce qui semble faire véritablement l'objet de cette confession, la contamination volontaire par l'auteure d'un certain nombre d'hommes à la suite de l'annonce de sa séropositivité. C'est un acte de vengeance envers ceux qu'elle accuse de profiter de leur pouvoir sexuel, mais c'est aussi un acte de vie, un refus de ce virus invisible qui la condamne à mort, une mise en acte du «à moi ça n'arrivera pas» que scande le texte.

Du point de vue de son inscription générique, le récit est construit autour d'une ambivalence, présenté à la fois comme une confession (l'accusation de soi) et un témoignage (le récit d'un traumatisme qui implique bien souvent l'accusation d'un autre) tel que l'indique l'avertissement au lecteur :

Ce livre est une confession. L'auteur, Juliette M., tient pour l'instant à préserver son anonymat. Elle a remis son récit à un avocat de ses amis avec mission de le faire publier. Ce témoignage brutal et qui ne dissimule rien lui paraît nécessaire.

Ce qui m'intéresse dans ce récit, que d'aucuns considéreraient sans valeur «littéraire» ou académique, c'est le système de lecture que la locutrice met en place par l'entremise de l'inscription générique de son texte, une tactique littéraire ironique et oppositionnelle qui met en lumière certains mécanismes de construction de la femme séropositive dans le cadre du discours social entourant l'épidémiologie du sida.

De par sa couverture aux tons fauves, montrant une jeune fille devant un manuscrit effleurant les pétales d'une rose l'air pensif, *Pourquoi moi?* semble s'inscrire dans ce que d'aucuns nommeraient de la «littérature de masse» ou, mieux encore, dans cette vague de témoignages qui font oeuvre de psychologie populaire, textes-recettes écrits seul ou à plusieurs. Toutefois, ces apparences sont trompeuses, car derrière l'illusion d'une histoire d'amour se cache la «confession d'une jeune fille du siècle» (le sous-titre de *Pourquoi moi?*), celle d'une Juliette contaminant ses Roméos, d'une Juliette au temps du sida: «Je ne voulais pas un Roméo pour la Juliette que j'étais» (43).

Contrairement à la virginale et romantique Juliette de Vérone, celle de Paris à la fin du 20e siècle est cynique et perverse. Sous des apparences d'innocence et de pureté, la narratrice, telle une mante religieuse, s'attaque aux hommes comme à des proies, avide de plaisir et de pouvoir. Elle fait partie de celles que Robin Gorna dans *Vamps, Virgins and Victims. How Can Women Fight AIDS?* nomme les «Madonnas with attitude», ces femmes démonisées dont la sexualité est perçue comme scandaleuse, et dont la séropositivité constitue la preuve de leur immoralité: «part of the queer paradigm of AIDS is the fact that any HIV-positive woman, irrespective of the means by which she acquired HIV [...] is assumed to be a loose woman, sexually voracious, a whore; she becomes queer» (60). D'après les critiques féministes des discours sur le sida, les femmes sont exclues de ce que les épidémiologues caractérisent comme la «population générale» et que Jan Grover définit de la façon suivante: «the repository of everything you wish to claim for yourself and deny to others» (24) — c'est-à-dire la non-inscription dans un groupe à risque et, précisément, la population blanche, hétérosexuelle, mâle, considérée avant tout comme innocente. Catherine Waldby souligne la place liminaire qu'occupent les femmes dans cette catégorie, où elles sont à la fois incluses et exclues : incluses en tant qu'épouses, monogames ou vierges, c'est-à-dire en relation au maintien des frontières de la cellule familiale et à la promotion du «safe sex»; mais exclues en tant que source de contamination: prostituées ou tout simplement actives sexuellement, enceintes, dont les partenaires sont bisexuels ou con-

sommateurs de drogues intraveineuses ou, tout simplement, comme incapables de négocier la pratique d'une sexualité qui ne serait pas à risque (les adolescentes, etc).

Face au sida, les femmes sont assimilées aux homosexuels dont le comportement est non seulement perçu comme à risque mais irresponsable et pervers. À l'inverse, l'homosexuel, par sa pratique de la pénétration, est féminisé à outrance. Dans son article «Is the rectum a grave?», Leo Bersani suggère que ce qu'on reproche à l'homosexuel, c'est sa féminisation, cette révocation volontaire du pouvoir qui lui revient. Selon Bersani, dans l'imaginaire social occidental, cette féminisation correspond à une forme de sacrifice: «male homosexuality advertises the risk of the sexual itself as the risk of self-dismissal, of losing sight of the self, and in so doing it proposes and dangerously represents *jouissance* as a mode of ascesis» (222). C'est à l'intérieur d'un mouvement analogue mais contraire que le sida, par le rapport privilégié à la sexualité qu'on lui associe, homosexualise les femmes à leur tour, les inscrivant dans le champ sémantique (par ailleurs valorisé dans le cadre d'un certain discours féministe) du fluide, de l'incontrôlable, de ce qui dépasse les bornes. «Gay men and women», écrit Waldby, «are again conceptualised as lacking proper boundaries» (104). En somme, dans l'imaginaire social, homosexuels et femmes représentent l'identité virale du «queer» et, en tant que tels, ils sont responsables du sida, les premiers comme réservoirs du virus, les secondes comme vecteurs de transmission. Le corps féminin séropositif est «queer» d'abord et avant tout parce qu'il menace l'intégrité de la «population générale» ou, pour reprendre le paradigme de Catherine Waldby, du corps mâle hétérosexuel conçu comme monolithique et étanche.

Comme l'indiquent les activistes féministes du sida, si le nombre de femmes atteintes du VIH ou mourant de ses suites aujourd'hui augmente (relativement au nombre d'hommes), la femme séropositive demeure néanmoins la tache aveugle du monde scientifique à la fois en matière de diagnostic et de traitements, et seules les femmes qui font figure de menace face à la classe d'hétérosexuels masculins sont l'objet d'un discours prônant une surveillance accrue : d'une part celles qui doivent

appartenir aux hommes et «les» reproduire, les mères, et d'autre part celles qu'ils s'échangent et à travers lesquelles ils se désirent : les prostituées. À travers le corps de la prostituée se met en place ce que Luce Irigaray nomme l'«hom(m)osexualité», ce marché des femmes entre hommes (et non entre elles) et dont dépend la «bonne marche des rapports de l'homme à lui-même, des rapports entre hommes» (168). Et Juliette représente ce corps, vecteur idéal de transmission, qui non seulement menace mais attaque directement, volontairement, par son activité sexuelle, l'intégrité masculine. Juliette nous montre ce que l'imaginaire social refoule: d'abord, un corps féminin sexuel, avide de plaisirs (hétérosexuels, onaniques et lesbiens); ensuite, un corps épidémique, séropositif et particulièrement menaçant; enfin, et là se trouve surtout la menace, un corps qui se moque de sa séropositivité. *Pourquoi moi?* est une confession qui confesse le refus de se confesser: il s'agit d'un texte qui d'une main accorde au pouvoir («oui, j'ai eu tort») ce qu'elle reprend ensuite de l'autre («mais non, je n'ai pas honte»).

Et c'est bien cette position qui dérange dans ce texte, posture discursive qui reflète son choix de vie. Certes, le fait que Juliette ait volontairement contaminé plusieurs amants, qu'elle n'ait pas changé ses habitudes mais tiré avantage de son état pour se venger est répréhensible: «je voulais qu'on me touche pour me rassurer et peut-être pour qu'ils crèvent avec moi, par ma faute» (116). Toutefois, la subversion que véhicule le texte dépasse le récit de cet événement précis. Dans la première partie du témoignage, qui relate la période précédant le verdict, la narratrice fait état de son apprentissage sexuel et professionnel, du plaisir que lui donne le pouvoir, de son refus de se «laisser engluier» dans cette «mort douce» que représente pour elle l'existence banlieusarde des femmes.

D'une part, l'aspect oppositionnel et menaçant de la narratrice se trouve dans cette usurpation du pouvoir, sa «masculinisation» professionnelle et sexuelle (qui rappelle la féminisation des homosexuels dont traite Bersani), son avidité de pouvoir et de plaisir. Juliette refuse de respecter les frontières de l'identité telles que marquées par la convention sociale :

Les femmes, si elles l'osaient, si elles le voulaient, si elles savaient conserver leur sang-froid, se dépouiller de tous préjugés, parvenaient à accéder au vrai pouvoir, tant les hommes avaient envie de jouir, tant ils étaient enfantins, superficiels. La faiblesse des femmes n'était que dans leur tête. Lucides, cyniques, volontaires, elles pouvaient tout. (48-9)

D'autre part, le récit même qu'elle fait de sa vie s'avère subversif en ce que sous le couvert du discours officiel religieux et du métarcidit de la confession se dissimule le rejet d'un sentiment de honte, car ces pratiques, qu'elle a poursuivies par fureur et vengeance après l'annonce de sa séropositivité, ne lui causent pas de remords:

Je n'ai aucun remords. [...] Après tout, si l'un d'eux m'avait dit: 'Excusez-moi, je prends mes précautions, c'est plus sage', sans doute l'aurais-je accepté. Mais ils se croyaient tous — comme je l'avais cru moi-même — invulnérables, parce qu'ils s'imaginaient — et je l'avais cru aussi — d'une essence supérieure. (165)

Face au «tu n'as que ce que tu mérites» punitif qu'elle imagine venant de la bouche de sa mère, ou à la perception du sida comme un châtiement de Dieu, elle se révolte et cette révolte remplace la prière: c'est son comportement «à risque», et non un recours à la religion (ou à la véritable confession), qui lui aura permis de recommencer à vivre plutôt que de mourir de ses propres mains (118). Et si plus tard elle sentira le besoin d'avouer: «Il me faut aller jusqu'au bout de cette confession. Tout dire», ce besoin sera rapidement annulé:

Ceux qui me liront, et je veux qu'on me lise, doivent savoir. Qu'ils me jugent comme ils veulent. Je suis condamnée non par leur verdict, mais par le hasard qui fait que je suis rongée par cette chose que je ne vois pas, que longtemps je n'ai pas sentie et qui est à l'oeuvre en moi. On l'appelle virus. (117)

L'acte de se confesser implique un sentiment de culpabilité et la reconnaissance d'une faute par le sujet qui se confesse ; il implique son assujettissement à la loi de Dieu le père. Toutefois, la seule faute que Juliette est prête à reconnaître, c'est celle de ce virus qui lui seul est réellement coupable.

Ce qui choque chez Juliette, c'est peut-être justement le fait qu'elle refuse d'accomplir le sacrifice de sa sexualité malgré son état, de continuer à vivre (au risque de tuer), et ce jusque dans la rédaction de cette confession qui n'en est pas une. Sous les apparences d'un aveu, Juliette fait le récit

de gestes qu'elle ne condamne pas tout à fait puisqu'elle les présente comme réparateurs, comme lui permettant d'accéder à l'ascèse. Le «crime» (le sexe à risque) s'il constitue une vengeance est toutefois avant tout salvateur, et la confession, cet acte au moyen duquel elle est censée nous demander pardon, lui permet en fait d'accuser (les hommes) afin de se pardonner. Son acte d'écriture donne lieu à un nouveau moi non pas absous (et par le fait même stigmatisé) par l'acte sacrificiel de l'aveu, mais symboliquement guéri du virus, purifié car de nouveau vivant : «J'ai donc commencé à écrire et l'effort que j'accomplissais pour transformer en mots chaque image, chaque émotion, me soulageait, comme si j'arrachais de moi des écailles, une croûte, qui laissaient apparaître une peau fragile mais lisse, cicatrisée» (186).

Martine Delvaux

FÉMINISTE ET PORNOGRAPHE : UNE ANTINOMIE?

Le mouvement féministe a, depuis environ trente ans, permis à de nombreuses femmes de prendre progressivement le contrôle de leur corps et de leur sexualité. Elles ont gagné le droit d'utiliser des moyens contraceptifs, de se faire avorter, d'affirmer leur homosexualité et, règle générale, on reconnaît maintenant qu'il est tout à fait légitime qu'elles aient du plaisir pour le simple plaisir. L'autonomie et la liberté sexuelles des femmes, disaient et disent toujours les féministes, sont des conditions essentielles à l'égalité des sexes. Il semblerait pourtant qu'encore aujourd'hui, on ne tolère pas n'importe quelles attitudes ou représentations sexuelles des femmes. Il en va ainsi de celles que l'on retrouve dans la pornographie masculine et féminine.

Depuis les années 1980 (au Québec), il est généralement admis, dans les milieux féministes, que la pornographie symbolise «la base idéologique de l'oppression des femmes¹». Loin de moi l'idée de contester cette théorie. Cependant, il est important de rappeler que la pornographie «est avant tout une question de point de vue²», de limites et de tolérance personnelles. En outre, on doit reconnaître que différents types de pornographie existent : la

porno institutionnelle, presque exclusivement masculine, est le plus souvent produite dans le but de susciter l'excitation du public. Mais il existe aussi une porno dotée d'un sens critique qui cherche, par exemple, à créer un débat autour du discours social sur la sexualité. Dans cette perspective, il devient possible d'être à la fois pornographe et féministe, bien que cela semble toujours largement considéré comme une antinomie. C'est du moins ce que laisse croire le témoignage de Jacynthe Loranger, jeune artiste et bédéiste, étudiante à l'UQAM, dont les œuvres ont, à l'occasion, suscité quelque controverse.

Dans ses premières BD, Jacynthe avait un thème de prédilection : la sexualité, une sexualité débridée, faut-il préciser. Plusieurs histoires issues de sa série de «BD cochonnes» montrent des femmes qui ne s'embarrassent d'aucun tabou ; elles s'envoient en l'air dans des postures inattendues, sont dominatrices, parfois même violentes, utilisent des hommes comme des objets strictement sexuels et tiennent un langage assez cru. En outre, l'aspect graphique de ses BD d'alors est, toujours selon son expression, plutôt «trash» : la narration court dans tous les sens, envahit littéralement les images chargées, de facture brute, spontanée.

Parce qu'il décrit des ébats sexuels, et sans égard pour son aspect caricatural, on a parfois qualifié son travail de pornographique – ce qu'elle ne nie pas, encore qu'elle insiste sur le fait que ce qui est pornographique ou obscène pour les uns ne l'est pas forcément pour tous. Or, on l'a taxée d'antiféministe et accusée de «faire reculer la cause des femmes» en présentant des images apparemment «dégradantes» pour la gent féminine entière. Là n'était évidemment pas son intention.

«J'étais tout simplement tannée du puritanisme qui entoure l'image de la sexualité féminine dans notre société. Ce n'est pas représentatif de mes désirs, de mes fantasmes, tout ce côté rose, romantique, gentil. Je ne dis pas que ça ne correspond pas à une réalité mais en tout cas, ça ne correspond pas à la mienne. Ce que je voulais, c'était dépasser ces images *politically correct* qui ne font pas tellement avancer la cause des femmes, à ce que je sache! Et je crois que quand on veut montrer le grotesque ou la fausseté d'une situation, il peut être utile d'en faire voir l'envers ou d'aller à l'autre extrême ; ça dérange, ça provoque plus de réactions.»

La jeune femme ajoute également :

«Je ne me sens pas offensée quand je vois des femmes qui ont l'air idiotes dans les pubs à la télévision; je veux dire, je ne me sens pas attaquée personnellement. Si elles ont accepté de se prêter au jeu, je n'ai rien à dire et je ne vois pas pourquoi je devrais me sentir indignée «en tant que femme», par l'image qu'elles projettent. [...] Mais on s'insurge encore quand certaines s'éloignent des sentiers battus, des images sexuelles tolérées dans la société, sous prétexte que c'est dégradant pour toutes les autres femmes.»

En cela, bien qu'elle n'en soit pas une adepte, la bédéiste rejoint les positions de certaines féministes qui, depuis environ dix ans, ont mis sur pied le mouvement des «sexual politics», encourageant les femmes à se réapproprier le discours tant politique que social ou artistique, sur la sexualité. Une de ses figures principales est Camille Paglia, cette Américaine controversée qui, dans *Sexual Personae*³ (1991), faisait l'apologie du pouvoir sexuel des femmes et dénonçait avec virulence les clichés puritains toujours entretenus à l'égard de leur sexualité.

Dans les «BD cochonnes» de Jacynthe, plusieurs histoires sont inspirées des recherches qu'elle a faites auparavant sur la pornographie destinée aux hommes, sur les fantasmes dits masculins en somme. Son travail ne témoigne donc pas – on lui en a aussi fait la remarque – de son aliénéation sexuelle; en d'autres termes, du fait qu'elle aurait intégré ces fantasmes, qu'elle aurait été socialement conditionnée.

«Je me suis demandé comment on pouvait vraiment savoir ce qui vient de nous ou ce qui nous vient de notre éducation, de l'influence de notre milieu, de notre époque. Franchement, je crois que c'est très difficile de départager tout ça mais chose certaine, les fantasmes supposément masculins – de domination par exemple – que j'ai montrés dans ces BD ne masquent pas mon aliénéation : je m'en sers consciemment, j'ai beaucoup lu sur la porno des hommes et de toute façon, je ne vois pas pourquoi ils auraient l'exclusivité de tel fantasme, de telle représentation sexuelle.»

Ce genre de critique, comme le rappellent Nathalie Collard et Pascale Navarro dans *Interdit aux femmes. Le féminisme et la censure de la pornographie*, «infantilise⁴» les femmes produisant des œuvres pornographiques ou utilisant leur corps dans leur travail; il en fait souvent – ce qui, certes, peut être vrai – de malheureuses victimes se livrant, aveugles, au système patriarcal.

Il donne, en outre, une image négative de la sexualité qu'elles pratiquent

ou dont elles discutent, à leur manière; les deux journalistes du *Voix* parlent même de «diabolisation». Elles estiment qu'en condamnant les représentations sexuelles féminines sortant des cadres habituels, c'est-à-dire, dénuées de romantisme, de sentiments amoureux, de douceur, on risque de revenir, comme cela était avant l'essor du mouvement féministe et depuis des centaines d'années, à une image duelle et stéréotypée des femmes et de leur sexualité. D'un côté, pudiques, réservées et «modestes⁵», des femmes vertueuses, de l'autre, de mauvaises filles comme Jacynthe ou Annie Sprinkle⁶ qui, par leurs productions, déprécient le genre féminin complet.

Collard et Navarro, comme du reste, la plupart des gens en désaccord avec la censure de la pornographie – cela étant évidemment relatif, rares sont ceux qui se disent en faveur de la pédopornographie, de la nécrophilie ou des films *snuff*⁷, autant de crimes condamnés par la loi – invoquent avant tout la menace qu'elle fait peser sur la liberté d'expression, celle-ci étant, rappellent-elles, l'un des principes de base du féminisme. Interdire certaines représentations sexuelles, alors même qu'elles sont produites par des femmes, revient pour ainsi dire à nier leur droit d'exprimer ce qu'elles sont, ce qu'elles désirent, ce qui les intéresse, ce qu'elles vivent; cela tend à homogénéiser le discours des et sur les femmes et leur sexualité.

«Je suis moi aussi contre la censure de la pornographie. Mais je n'ai pas eu à affronter ce problème parce que je publie à compte d'auteur et que je vends à un public averti, si je peux dire. En fait, mes BD se vendent dans les lancements ou dans des boutiques spécialisées comme *Fichtre*, sur la rue Mont-Royal. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles il serait absurde de faire intervenir la censure dans un milieu comme celui de la BD underground ou érotique; on n'est pas très exposé, on n'impose pas nos publications à tout le monde, comme par exemple les revues *Playboy* qu'on trouve dans n'importe quel dépanneur; alors je ne vois pas qui ça pourrait déranger. Et de toute façon, je crois que censurer de la BD au même titre que de la porno institutionnelle, c'est absurde; il ne faut pas oublier que la BD a souvent quelque chose de caricatural, d'humoristique. Dans les miennes, en tout cas, il y a beaucoup de dérision (et de l'autodérision aussi). Ça ne se compare pas avec la porno institutionnelle, dont les intentions sont différentes. J'ai parlé de sexe mais je ne cherchais pas à susciter le désir sexuel de mes lecteurs!»

En somme, la pornographie des femmes apparaît comme un sujet de grande polémique. Les propos de Jacynthe nous invitent essentiellement à reconnaître,

d'une part, qu'elle peut être, pour certaines, un outil critique, voire même le véhicule d'un discours féministe sur la sexualité et, d'autre part, à dépasser la conception peut-être trop monolithique que nous en avons. Il y a en effet une différence de taille entre la porno institutionnelle et les œuvres artistiques ou les BD humoristiques décrivant des ébats sexuels. Cette différence se situe notamment, on l'a vu, dans les intentions, le ton adopté par les pornographes ou les artistes, ainsi que dans l'effet produit sur leurs publics respectifs. Le témoignage de la bédéiste nous met également en garde contre l'équation qui consiste à mettre systématiquement sur le même plan l'illustration d'un fantasme de domination, généralement perçu comme masculin, et le fait d'être sexuellement aliénée par la sur-représentation des fantasmes dits masculins dans nos sociétés. D'ailleurs, les personnages féminins de ses BD ne sont en rien soumises; elles détiennent le pouvoir sexuel. Ce sont des fonceuses. Et j'ajouterais que ce qualificatif s'applique également à Jacynthe car le milieu de la BD est, semble-t-il, encore majoritairement masculin. Bien qu'il soit aujourd'hui plus facile d'y pénétrer, il reste que cela nécessite encore beaucoup d'audace – et mérite d'être applaudi.

En conclusion, je me joindrai aussi à Pascale Navarro et Nathalie Collard qui invitent celles que la pornographie dérange, à mettre en oeuvre d'autres solutions que la condamnation ou la censure, menaçant la liberté d'expression que les femmes ont, surtout depuis l'essor du mouvement féministe, acquise au prix de grands efforts⁸.

«Néanmoins, on pourrait trouver autant d'images non pornographiques où les femmes sont aussi peu valorisées que des objets. Il y a bien sûr la publicité, le cinéma traditionnel, l'industrie de la mode, mais on peut trouver pire; les ravages de la chirurgie esthétique, ceux de l'anorexie. Bref, on trouve bien d'autres exemples qui donnent une image négative de la femme. Mais plutôt que d'interdire ces images, nous nous servons de mécanismes importants pour les combattre : l'éducation, la prévention, la sensibilisation. Ces trois mesures ont bien plus leur place dans une démocratie que la censure⁹».

Enfin, pour ceux et celles qui n'ont pas froid aux yeux, voici les titres de la série de «BD cochonnes» de Jacynthe, que l'on peut se procurer chez *Fichtre* : *L'érection*, *La Broustch à fouine* et *L'herpès supersonique*!

Julie Brunet

NOTES

1 Collard, Nathalie et Navarro, Pascale, *Interdit aux femmes. Le féminisme et la censure de la pornographie*, Montréal, Borel, 1996, p. 52

2 Ibid., p. 45

3 Paglia, Camille, *Sexual Personae*, New York, Vintage Books, 1991

4 Collard et Navarro, *op. cit.*, p.94

5 Ibid., p. 100

6 Annie Sprinkle est une «performeuse» américaine extrêmement controversée qui produit des spectacles et des vidéos pornographiques proposant une réflexion sur la sexualité féminine.

7 Les films «snuff» montrent, par exemple, le viol ou le meurtre d'une femme ayant réellement eu lieu. Ce sont, il va sans dire, des abominations.

8 Il faut cependant, encore une fois, faire preuve de nuances; je ne crois pas que la liberté d'expression doive être absolument inconditionnelle. Comment, en effet, accepter que certains s'en servent, impunément, pour promouvoir la pédophilie ou toute autre forme de violence?

9 Collard et Navarro, *op. cit.*, p. 91

Représentations féminines à la télé québécoise

Que ce soit la radio, la télévision, la presse écrite, l'ordinateur et internet, les médias sont appelés à jouer un rôle clef dans le fonctionnement de notre société et dans la vie des individus. Beaucoup plus efficaces que le poétique pigeon voyageur ou le courrier à cheval, les médias diffusent des informations et forment des idéologies, contribuant ainsi à fabriquer une certaine conception du monde: s'ils détruisent certains stéréotypes, ils contribuent aussi largement à la diffusion d'une multitude d'autres préjugés.

La télévision demeure, encore aujourd'hui et plus que jamais dirions-nous, le média de prédilection pour la majorité d'entre nous. Facile d'accès et d'utilisation, chaînes publiques gratuites, programmation relativement variée, la télévision s'adresse à toutes les classes sociales.

Deux vocations s'affrontent au sein de la télévision publique, constituant un véritable dilemme pour les artisans du milieu: d'un côté, la mission éducative, d'information, d'ouverture sur le monde et, de l'autre, la rentabilité et les cotes d'écoute. Doit-on donner à voir ce que les gens veulent ou bien les influencer, les déranger dans leurs certitudes, leurs préjugés? La télévision publique doit-elle être rentable et compétitive?

Considérant que la télévision exerce une réelle influence dans nos vies, plusieurs se sont demandés quels seront les impacts de la présentation de scènes de violence dans les émissions accessibles aux enfants et adolescents. C'est toute la question de la banalisation de la violence qui est au coeur de ce débat. De plus, la télévision est accusée de renforcer les préjugés sexistes, d'adopter une attitude traditionaliste à l'égard des rôles sociaux.

Violente et sexiste, la télévision publique est critiquée, mais regardée aussi. Deux textes exposent ici deux visions contradictoires des choses, deux facettes de cette télévision que l'on aime et déteste à la fois, à vous de choisir.

DERRIÈRE CHAQUE GRAND TÉLÉROMAN, IL Y A DES FEMMES...

Chaque semaine, nous suivons les péripéties des personnages de notre télévision. Plusieurs d'entre nous suivent leur téléroman et ont leurs personnages préférés, mais gare à celle qui n'a aucune idée de ce qui se passe dans ces émissions lors des conversations de bureau!

Le 4 novembre 1953 naissait le premier téléroman québécois *La famille Plouffe*¹ sur la chaîne de Radio-Canada. Dès lors, la télévision québécoise offrait une panoplie de personnages féminins qui ont tout de suite capté l'attention et l'affection de son public. D'ailleurs, les téléromans² arrivent bon deuxième dans les émissions préférées des Québécois et Québécoises (car on sait que les téléspectatrices sont majori-

taires) avec 27,3 % de leur temps d'écoute, juste derrière les 29,4 % des émissions d'information.

Cette histoire d'amour entre les Québécoises et leurs téléromans tient encore du mystère. L'UNESCO avait mandaté, en 1974, Madame Tapio Varis, sociologue scandinave³, pour répertorier les émissions de télévision de divers pays. La sociologue avait d'ailleurs senti le besoin de faire une note de bas de page aux données québécoises indiquant qu'il n'y avait pas d'erreur, que le nombre d'heures consacrées aux séries dramatiques québécoises n'était pas exagéré! Pourquoi donc les téléromans attirent-ils les femmes? Serait-ce parce qu'elles y trouvent de bons modèles? Examinons de plus près les mondes de *Virginie*⁴, *Lola*⁵, *Donalda*⁶, *Janine*⁷ et cie.

Janette Bertrand⁸, qui écrit depuis 50 ans, affirme que les personnages de téléromans sont de bons modèles, mais aussi, qu'ils sont des modèles dont on a besoin.

Les Québécois, nous sommes une jeune société de 300 ans, et nous avons besoin de voir si on est correct. Si les gars ressemblent aux gars, si nos mères ressemblent aux mères... (...) La télévision est un média trop important pour n'en faire qu'un divertissement. Elle joue un rôle pour construire une partie de notre identité. Nous avons besoin de modèles.

Fabienne Larouche⁹, l'auteure de *Virginie*, croit aussi que les personnages de téléromans sont de plus en plus de bons modèles pour les femmes d'aujourd'hui. «Les choses ont bien changé pour les femmes depuis le temps. Au temps de *Jinny* ou de *Ma sorcière bien aimée*¹⁰, les femmes devaient utiliser l'humour et la magie pour apprivoiser les hommes», affirme-t-elle. En reculant dans le temps, il ne faut pas oublier non plus *Donalda des Belles histoires des pays d'en haut* qui restait soumise à son Séraphin de mari et la mère Joséphine de *La famille Plouffe* qui se sacrifiait pour sa famille, mais c'était là la mentalité de l'époque, l'hymne à la famille où les femmes étaient des mères et des épouses qui ne semblaient pas avoir de vie bien à elle. N'empêche que ce sont ces femmes qui ont été les préceuses des personnages qui ont suivi.

Mais ces personnages, bien qu'ils soient fictifs, ne sortent pas tout droit de l'imaginaire des auteurs et auteures. «Pour mes personnages, je m'inspire des filles autour de moi: mes amies, mes collègues, ma famille» de dire Fabienne Larouche¹¹. C'est pour cette raison également qu'elle croit qu'il n'y a plus de stéréotypes comme tel dans les téléromans québécois puisque les personnages viennent toujours de quelque part. Pour ce qui est de la «sois belle et tais-toi», son temps est révolu. «Mireille, Bombardier, Dominique¹², ce sont toutes des femmes de tête qui ne sont pas des supers canons». Il ne faudrait pas

oublier non plus Lucie, toujours de *Virginie*, qui, même en étant très belle, en fait voir de toutes les couleurs aux hommes. Mais tout de même, un rapport préliminaire de l'Union des Artistes¹³ (1996) démontrait que les clichés ont encore la vie dure puisque les personnages féminins des dramatiques obéissent encore à des stéréotypes. On y lit que «les personnages de jeunes femmes tirent fortement sur la copie conforme: belles sensuelles et bêtêtes ou belles sensuelles et powerbitch ou belles sensuelles et maîtresses d'un monsieur de 45 ans.»!

Janette Bertrand¹⁴, elle, a une autre façon de traiter des stéréotypes. «C'est sûr qu'il y a des stéréotypes, car ce sont des choses que l'on voit souvent. Mais la drogue, ça existe, les vieilles fatigantes, ça existe... La vie est faite de stéréotypes». Les stéréotypes seraient en fait une réalité très importante aux yeux de Madame Bertrand qui affirme que les téléromans sont les miroirs de la société. En effet, on remarque que les problèmes qui affectent la société se retrouvent tous à la télévision: chômage, suicide, grossesses chez les jeunes filles, éclatement de la famille... Les téléromans nous démontrent les enjeux et les questions qui préoccupent la société à un moment donné. Mais il n'y a pas que les événements qui se retrouvent à la télévision, les courants d'idée aussi; le féminisme, qui a connu son apogée dans les années '70, a grandement influencé la télévision. C'est pourquoi, on voit de plus en plus de Marilyn¹⁵ qui se lance dans la politique, d'Émilie Bordeleau¹⁶ qui tient tête aux hommes ou de Blanche Pronovost¹⁷ qui se bat pour se faire une place dans la médecine.

Toutefois, comme le fait remarquer Fabienne Larouche, «les femmes sont plus fortes à la télé, mais on ne mène pas plus. Il n'y a pas grand femmes dans le gouvernement, les banques, la business. Où ça compte, on n'est pas là». Mais peut-être n'est-ce qu'une question de temps.

Si les femmes écoutent tant les téléromans, c'est surtout parce qu'elles s'y reconnaissent, ou du moins, qu'elles y reconnaissent dans des personnages, des personnalités et des valeurs qu'elles aimeraient acquérir. Dodo et Denise (*Moi et l'autre*) nous ont montré à «cruiser» les hommes et peut-être à en finir avec le

stéréotype que seulement les hommes ont le droit de le faire au grand jour. Mais ce n'est pas seulement cela qu'ont montré les femmes de nos téléromans. *Lola (Chambres en ville)* a démontré qu'on peut avoir du caractère et se faire aimer, Marilyn (*Marilyn*) qu'on peut se lancer en politique, Léonne (*Scoop*) qu'on peut trouver l'homme de sa vie même si on est bien enrobée et Stéphanie (*Scoop*) que la business, ce n'est pas juste pour les hommes.

La télévision québécoise a toujours su se transformer comme un caméléon et prendre les couleurs de la société qu'elle informe et divertit. De l'hymne à la famille en passant par les nouvelles réalités familiales d'aujourd'hui, elle prend le pouls des gens d'ici semaine après semaine. Et les femmes y prennent de plus en plus leur place, le pourcentage de personnages féminins passant de 38,5 % en 1989 à 44 % en 1993¹⁸. Les Jean-Paul Bel-leau¹⁹ et les François Dion²⁰ n'ont qu'à bien se tenir, puisque de plus en plus de Virginie et de Lola arrivent sur nos écrans!

Valérie Schiltz

NOTES

1 Parisien, Thérèse, «Les femmes et les téléromans», *Coup de pouce*, no. 12, février 1997, p. 55.

2 Internet site de la télé au Québec : www.angelfire.com/ny/teleauquebec/statistique/html

3 Desaulniers, Jean-Pierre : *De la famille Plouffe à La p'tite vie*, Éditions Fides, Montréal, 1996, p.1.

4 *Virginie*, Radio-Canada.

5 *Chambres en ville*, TVA.

6 *Les Belles histoires des pays d'en haut*, Radio-Canada.

7 *Rue des Pignons*, Radio-Canada.

8 Entrevue téléphonique accordée à Valérie Schiltz (20 novembre 1998).

9 Entrevue téléphonique accordée à Valérie Schiltz (18 novembre 1998).

10 *Jinny* et *Ma sorcière bien-aimée* sont deux séries américaines qui ont été diffusées sur nos réseaux québécois.

11 Fabienne Larouche, *op. cit.*

12 Trois personnages féminins du téléroman *Virginie* diffusé à Radio-Canada.

13 Millot, Pascal, «Ces femmes qui écrivent nos téléromans», *Châtelaine*, septembre 1997, p. 76.

14 Janette Bertrand, *op. cit.*

15 *Marilyn*, Radio-Canada.

16 *Les filles de Caleb*, télé-série diffusée à Radio-Canada.

17 *Blanche*, télé-série diffusée à Radio-Canada.

18 Pomerleau, Francine «Les héroïnes vous ressemblent-elles?», *La Gazette des femmes*, vol. 16 no. 1, mai-juin 1994, p. 14.

19 *Des dames de cœur* et *Un signe de feu*, Radio-Canada.

20 *4 et demie*, Radio-Canada.

LA LOI DU SILENCE

La *victimisation* n'est pas mon domaine. Je ne pense pas que nous ayons à revendiquer pour un statut de sujet dans la Cité. Nos grands-mères ont ouvert le terrain, nos mères sont descendues dans la rue, et nous, nous sommes et devenons des sujets à part entière. Nous ne sommes plus uniquement du domaine de l'Histoire, mais nous entrons progressivement dans le politique, et cela s'avère être un grand pas pour nos sociétés. Nous gravissons les échelons du savoir, nous piétons les domaines phallogocentriques (économique, politique; le pouvoir en général) sans pour autant délaisser totalement la sphère privée. Nous sommes des individus pouvant s'épanouir selon nos volontés, nos capacités et nos aptitudes à chacune.

Et pourtant, lundi le 15 février, entre 21 et 22 heures, il s'est passé un déclin. Pendant l'excellente télésérie *Omertà*, s'est déroulé le pire crime et sans doute le plus vieux crime contre l'humanité. Un viol conjugal; sans tambour ni trompette: le viol d'un homme puissant, sur une femme puissante, qu'il aime. Nous avons vu plusieurs fois des viols à la télé. Des pourris sur des *pusains*. Des pourris sur des filles bien. Des pourris, toujours des pourris, nous laissant comme morale que le viol, c'est la pourriture d'un pouvoir phallogocrate construit par une société patriarcale. Mais ce lundi, le héros (qui a bien sûr ses *bébêtes*: mafieux, enfance difficile...) viole l'héroïne dans un contexte des plus tolérables.

Le pauvre type se retrouve dans un pétrin, avec du sang sur les mains. Après cette soirée difficile, il rentre au bercail, prend deux verres de *fort*, se déshabille, va dans son lit, empoigne l'héroïne par la force et la pénètre. L'héroïne est déroutée par l'acte, se replie sur elle-même, veut comprendre.

Vient le commercial.

Les séquences suivantes présentent le couple prenant des vacances. Elle veut savoir ce qui le triture, mais ne revient jamais sur l'acte en question. Comme si le geste était justifié puisque le type est démoli. Aucune référence. Rien. Normal.

Le temps de ces cinq secondes, j'ai cru que le temps s'était arrêté. Comme un acte redondant. Comme un acte qu'on peut mettre sur n'importe quel point de la ligne du temps. Comme si le temps était devenu atemporel. Un temps qui martèle et qui *marathone* sur toute la ligne, qui au lieu d'être essoufflé, se ressource dans cette redondance. Un acte et un temps qui nous placent derrière les luttes. Comme si rien n'avait été fait; rien n'avait été compris. Et c'est là aussi que j'ai compris que notre temps à nous était fragile et que loin d'être une ligne d'arrivée, l'an 2000 devait nous insuffler une continuité de tous les instants. Nous ne sommes plus spectatrices de cette parade virile et, pourtant, ce sont ces cinq secondes de redondance qui font le plus mal à tous ces siècles de revendications, d'acquis, de reconnaissance et d'actions.

Judith Trudeau

LE FONDS ANITA CARON a été créé dans le but de contribuer financièrement aux activités de formation et de recherche des étudiants et étudiantes des concentrations ainsi qu'aux membres étudiants et étudiantes de troisième cycle. Le Fonds est alimenté par les professeurs, les chargées de cours et les professionnelles membres de l'Institut.

Une somme d'argent est disponible pouvant servir à défrayer les coûts d'inscription d'étudiantes et étudiants à des colloques, des congrès et/ou les coûts afférents à l'organisation d'une activité telle que : débat-midi, conférence, séminaire, visionnement d'un film ou tout autre événement en lien avec la formation en études féministes. Le Fonds Anita Caron apporte un financement à la publication de la revue des étudiantes de l'IREF intitulée *FéminÉtudes*.

Prix du meilleur mémoire de maîtrise

Chaque année, dans le cadre d'un concours, le Fonds Anita Caron permet la publication, dans la collection «Les cahiers de l'IREF», du meilleur mémoire de maîtrise d'un étudiant, d'une étudiante diplômée de la concentration. Trois étudiantes ont obtenu le prix depuis sa création. Il s'agit de :

(1996) Lise LETARTE, sexologie, «Quand la violence parle du sexe : analyse du discours thérapeutique pour hommes violents».

(1997) Violaine GAGNON, communications, «Vidéaste autour du monde : enjeux et contraintes de la rencontre interculturelle et de sa représentation».

(1998) Nathalie RICARD, intervention sociale, «La maternité chez les lesbiennes : diversité de portraits».

Bourse «Anita Caron»

Le Fonds Anita Caron offre la possibilité aux personnes inscrites à la concentration de deuxième cycle d'obtenir une bourse de 500 \$ en fonction de l'excellence du dossier académique. En 1998, la bourse a été remise à Maryse BACHAND, étudiante à la maîtrise en histoire.

LES PUBLICATIONS DE L'IREF

Féminisme et forme littéraire. Lectures au féminin de l'oeuvre de Gabrielle Roy, sous la direction de Lori Saint-Martin, Cahiers de l'IREF, no 3, 1998, 111 p. (10,00\$)

Regard féministe d'une vidéaste autour du monde, Violaine Gagnon, Cahiers de l'IREF, no 2, 1998, 152 p. (10,00\$)

Quand la violence parle du sexe : analyse du discours thérapeutique pour hommes violents, Lise Letarte, Cahiers de l'IREF, no 1, 1998, 130 p. (10,00\$)

À partir de notre expérience. Femmes de la francophonie ontarienne, sous la direction de Linda Cardinal, Cahiers Réseau de recherches féministes, no 4, 1996, 207 p. (5,00\$)

Qui sont les maîtresses et les maîtres du Québec? Les différences de genre dans les caractéristiques socio-économiques, les cheminements politiques et les modes de gestion, Rapport de recherche par Évelyne Tardy, en collaboration avec Ginette Legault, Manon Tremblay, Guy Bédard et Odette Trépanier, IREF/UQAM, septembre 1996, 251 p. (3,00\$)

Réconciliation Famille-Travail : les enjeux de la recherche, sous la direction de Francine Descarries et Christine Corbeil, Cahiers Réseau de recherches féministes, no 3, décembre 1995, 183 p. (5,00\$)

Femmes et pouvoir, sous la direction d'Évelyne Tardy, Cahiers Réseau de recherches féministes, no 2, décembre 1995, 169 p.

Famille et Emploi dans le contexte de la monoparentalité féminine, Rapport de recherche rédigé par Céline Séguin, Francine Descarries et Christine Corbeil, IREF/UQAM, décembre 1995, 265 p. (3,00\$) (épuisé)

Famille et travail : double statut... double enjeu pour les mères en emploi, Francine Descarries et Christine Corbeil en collaboration avec Carmen Gill et Céline Séguin, Rapport synthèse d'une enquête menée auprès de 493 mères en emploi de la région montréalaise, IREF/UQAM, novembre 1995, 107 p. (3,00\$)

Guide de recherche documentaire en études féministes, Aline Charles, Carmen Gill, Évelyne Tardy, Les cahiers pédagogiques de l'IREF, no 1, août 1994, 111 p. (5,00\$)

Les Bâtisseuses de la Cité, textes colligés par Évelyne Tardy, Francine Descarries, Lorraine Archambault, Lyne Kurtzman, Lucie Piché, les cahiers scientifiques de l'ACFAS, no 79, 1993, 420 p. En vente à l'ACFAS au numéro de téléphone : 514-849-0045

Recherche-action et questionnements féministes, sous la direction de Francine Descarries et Christine Corbeil, Cahiers Réseau de recherches féministes, no 1, mai 1993, 96 p. (5,00\$)

Du privé au politique : la maternité et le travail des femmes comme enjeux des rapports de sexes : de l'expérience de la maternité à l'enceinte des technologies de procréation. Textes réunis par Louise Vandelac, Francine Descarries, Gemma Gagnon et al., Actes de la Section d'Études Féministes du congrès de l'ACFAS 1989, UQAM, 1990, GIERF/CRF, 428 p. (3,00\$)

Femmes. Féminisme et maternité, une bibliographie sélective, Christine Corbeil et Francine Descarries, CRF/Département de travail social, 1989, 79 p. (3,00\$)

Revue étudiantes publiées par l'IREF :

FéminÉtudes, «Une revue à soi», revue étudiante publiée par l'IREF, volume 3, numéro 1, avril 1997 (2,00\$)

FéminÉtudes, «Terre(s) des femmes?», revue étudiante publiée par l'IREF, volume 2, numéro 1, avril 1996. (2,00\$)

FéminÉtudes, «La vague antiféministe», revue étudiante publiée par l'IREF, volume 1, numéro 1, avril 1995. (1,00\$)

Ces prix incluent la TPS.

Commandes postales: Ajouter 2.00\$ frais de poste pour un ouvrage, 3.00\$ frais de poste pour 2 ouvrages, et 4.50\$ pour trois ouvrages.

Veuillez libeller le chèque à l'ordre de : Université du Québec à Montréal
Institut de recherche et d'études féministes UQAM
Case postale 8888, succursale Centre-Ville
Montréal (Québec)
H3C 3P8

Adresse Internet : www.unites.uqam.ca/iref
Téléphone: (514) 987-6587, Télécopieur: (514) 987-6742

Sobriété ou Mélina enchaînée

Julie Ouellette

Madame, vous habitez une chambre pauvre, mêlée à la vie. C'est en vain qu'on voudrait entendre le ciel murmurer dans vos vitres.

Antonin Artaud, L'ombilic des limbes

Sans vie, sans arme, peut-on fuir plus loin que l'utopie? Existe-t-il impasse plus grandiose, plus parfaite que ce dernier geste, cette révolte de l'âme qui nous pousse vers le rêve?

Le rêve s'installe pourtant dans la réalité. Il y puise sa sève. Jamais rêve n'est plus merveilleux que lorsqu'il survit, caché au creux d'une journée bien fade, bien ordinaire, bien droite. J'ai eu ce goût du rêve. Je l'ai eu si fort, si terrible, que plus rien de réel ne subsiste en moi désormais. Raz-de-marrée impitoyable. Enflure visionnaire du pouvoir d'exister.

Un sabre peut devenir serpent, c'est bien connu. Mais des mains de femmes... que peuvent devenir des mains de femmes? Et tout un corps de femme? Mille images venaient, se chevauchaient, s'entre-regardaient, pour mieux se sauter à la gorge et disparaître. Pas vraiment d'idée géniale se pointant à l'horizon. Ni d'ailleurs d'envie spéciale. La neutralité bête et brutale.

Mélina, femme statuesque froide et sévère. Mélina la rousse. Mélina existe, oui. Tout près de moi, je le sens. J'ose à peine respirer. Son existence est une telle certitude. Son parfum flotte sur ma peau déjà glacée par la peur de la perdre. Mélina, j'ai tort de souffrir.

Est-elle figée, toute droite sur sa chaise? Je choisis un mur de ma chambre, celui qui symbolise pour moi la nudité. Je décide que derrière ce mur, Mélina sera assise toute droite, figée sur sa chaise. Elle attend. Le téléphone, sûrement.

J'observe il est vrai, mais j'adore qu'on me regarde aussi. Comme j'aimerais me promener nue, pour que les voisins me

voient! C'est impossible, je ne peux pas, j'ai trop peur. De quoi au juste? Des conséquences peut-être...

Je ne suis pas vraiment grande. Pas particulièrement brune, ni blonde, mais je suis attachante et n'exagère jamais, sauf lorsque c'est nécessaire. J'ai d'énormes défauts, qui ne surprennent personne, de petits coudes légèrement eczémateux. Et, je suis myope.

Mélina me méprise, je le sais. Je l'ai vue hier qui fronçait les sourcils à mon passage. De grosses rides sévères marquaient son front si lisse lorsqu'elle m'aime. M'aimer... Je ne sais trop si elle est dotée de tels sentiments. Bien sûr, elle doit aimer ou détester la pluie, c'est entendu. Je parle plutôt de sentiments profonds, exigeants. Ceux pour lesquels on donnerait sa vie, et pour les connaître, et pour s'en débarrasser une fois qu'on y a goûté suffisamment.

Mélina, femme statuesque, nul sourire n'effleura jamais ta précieuse bouche. Lèvres rouges scellées, mordues par des dents avides de ton absence. Feux volés du regard, voilé, vidé. Ton visage est si loin de toi. Comme j'aimerais vous réunir. Te sentir habiter ce corps sacrilège, le voir s'illuminer, prendre son envol. Éprouver la blessure de tes caresses. M'engloutir dans ta vie, m'y perdre, rongée par cet amour. Mais j'aime cette distance que tu mets entre toi et l'humanité.

Mélina, je ne te vois plus très bien depuis l'obscurité où tu te tiens. Tu disparais, ton reflet se brouille, que deviens-tu?

J'aime ta dureté Mélina et cette distance que tu jettes en toi comme une poignée de grains à germer me fascine, m'éblouit. Je t'envie presque. Tu déchires ton être avec la même avidité que j'emploie à t'embrasser. Déchire-moi donc aussi. Piétine mon ombre pour que ma voix puisse te rejoindre un peu -sortilège prononcé en remuant faiblement les lèvres pour ne pas éveiller les soupçons de la conscience. Oui c'est ça, piétine-moi. Arrache des lambeaux

de cette chair qui veut s'unir à la tienne dans un bouillon de souffrances aériennes. Je ne regarde plus en arrière. Tu ne sais pas combien je change. Tu ne sais pas combien je vis. Tu n'oses te tourner vers moi. Regarde! Regarde! Je touche ta main. Comme elle est froide... Maintenant, c'est moi qui n'ose plus.

Je ne dors plus la nuit, je divague. J'ai allumé des désirs qui mangent mes mots. Et la nuit, je dois réfléchir à la manière de franchir les extrêmes sans l'aide des mots. Je suis démunie. Comment penser sans les mots qui explosent dans ma bouche?

J'ai dansé pour Mélina. Elle m'a dit : «Tu as Sept ans», et de nouveau j'ai eu sept ans. Comme c'était merveilleux de tout abandonner! Je la regardais, plus grande que moi, écrasante avec ce regard que je ne comprends plus. Comme je danse et tourne! Je lève ma jupe et fais des vagues avec. Je peux m'envoler grâce aux mains de Mélina sur moi. Je sens son parfum si merveilleux, qui pique le nez. Je suis légère. Elle me regarde voler. Elle, l'idole. Une musique s'élève, une musique d'Orient, mon Orient impossible à décrire. Un Orient qui chante mon désir pour Mélina. Tout est bleu sauf les petites taches rouges qui dansent devant mes yeux lorsque Mélina me regarde. Des voix. Incompréhensibles. Des voix qui sont en suspens dans l'air, au-dessus de la tête de Mélina. Je crois en voir quelques-unes. Comme c'est étrange, je ne les reconnais pas. Je tourne toujours. Je ne m'épuiserai sûrement plus jamais, entourée de tout ce bonheur. Mon sang tourbillonne, frappe à grands coups au coeur et à la tête, le reste se confond avec la chaleur.

Puis le ciel s'ouvre. Rien n'en tombe. Rien ne bouge, mais la musique se calme. Elle ne cède pas encore la place au silence. Elle se désespère, coule, jusqu'à se dissoudre complètement. Un lent, très lent bruissement s'élève du ciel. Comme un vent doux, une brise légère et fine qui descend jusqu'à nous. Ce murmure caresse nos visages clos.

Et je vis refléter dans les yeux de Mélina tous ces mots que je ne possédais plus. J'aurais presque pu traverser ce visage, la rejoindre, elle, Mélina. Une pudeur, toute petite et vibrante me retint. Qu'aurais-je vu de l'autre côté?

Terre de sang

Marie-France Chrétien

Le soleil est à son zénith. Une chaleur atroce s'écrase contre le sol. Là-bas, derrière les arbustes, le temps est aux aguets, il espionne la scène...

Une main tremblante tâtonne cette terre sèche et aride comme à la recherche d'une prière. Elle secoue le sable chaud du midi pour capturer cet objet. Et voilà! Elle bondit dessus sauvagement, sans laisser le temps d'avoir la moindre hésitation. Le devoir doit s'accomplir...

La sueur perle sur les fronts, des lueurs d'inquiétude se font révérence au coin des yeux. C'est comme s'il y avait des souvenirs vêtus, ensevelis sous le poids de la douleur, qui voulaient refaire surface. «Non, il ne faut plus y penser, la tradition doit être respectée!»

Les femmes se regardent, une à une. Leur regard se pose enfin sur cet objet: symbole de douleur et de pureté! Une petite fille est au centre. Elle les regarde sans comprendre ce qui arrive. L'une des femmes lui tient la main: c'est sa mère. Celle-ci garde la tête penchée.

La main porte maintenant l'objet à sa bouche comme pour le bénir. Une légère brise s'échappe des lèvres, silencieuse, vers cet instrument. Le sable s'effrite, craque et tombe au sol. On dirait une cérémonie purificatrice: l'objet est dépouillé de son corps corrompu, il brille!

La petite fille devient de plus en plus éternelle. Le sérieux de la scène lui fait peur. Elle laisse échapper un flot de questions: «Maman, que se passe-t-il? Qu'est-ce qu'il y a? Mamie, mamie, qu'est-ce que vous faites? Qu'est-ce qui se passe?» Que le silence... Les lèvres des autres sont muet-tes, serrées l'une contre l'autre, de peur de trahir le rituel. Elles regardent encore en direction de cet objet, agenouillées et soumises. Pourquoi ce minuscule bout de verre accueille-t-il tant

d'attention? La petite fille tente de comprendre, mais en vain. Elle sait seulement que cet outil veni-meux tranchera en deux son destin.

On lui demande, maintenant, de relever sa jupe. «Pourquoi maman? Qu'est-ce qui se passe? Je ne veux pas! Maman, maman! Dis-moi... qu'est-ce que j'ai fait? Maman, réponds-moi!» La mère regarde sa fille, muette, incapable de lui expliquer ce qui lui arrivera. La sérénité tant espérée pour accomplir cet acte est rompue. Des larmes se bercent doucement au bord de ses yeux. Elle lui fait signe de remonter sa jupe. La petite fille obéit. Ses maladroitesses et minuscules mains glissent doucement sur ses jambes avec ce bout de tissu entre les doigts. Elle fronce les sourcils, sa gorge se serre et son coeur se met à battre très vite.

Son bas-ventre est maintenant exposé devant ce paysage farouche, violent et sec. Par réflexe, elle cache son sexe. Une gêne mêlée de peur parcourt tout son être; elle se sent engourdie par ce malaise. La grand-mère s'approche, menaçante, avec cet outil entre ses pattes. Elle lui écarte les jambes. Le vent viole l'intimité inconnue de ce corps. La terreur, maintenant, s'empare d'elle. Elle sent le destin se creuser de plus en plus. L'inévitable doit avoir lieu, ici, présentement et de cette façon. Son corps doit être préservé de toute tentation ultérieure. À ce moment précis, on la tient coupable d'un acte dont elle ne connaît même pas encore le nom.

Sa mère s'est retournée: elle ne veut pas voir l'acte dont sa fille sera victime. C'est la grand-mère qui procède au sacrifice. Elle tire le clitoris. La petite fille laisse choir des sanglots sur ce sol maudit. La grand-mère manipule encore un dernier instant ce bout de verre infect... puis... excise, coupe, mutile ce bout de peau apparemment illégitime.

INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES FÉMINISTES

COURS OFFERTS À LA CONCENTRATION DE 1ER CYCLE ET À LA MINEURE PLURIDISCIPLINAIRE EN ÉTUDES FÉMINISTES

La concentration (6 cours — 18 crédits) est offerte à toutes les personnes qui ont complété 10 cours dans le cadre de leur programme de baccalauréat à l'UQAM pourvu que la structure du programme le permette.

La mineure (10 cours — 30 crédits) est accessible à toutes les personnes qui ont complété 10 cours dans l'un des programmes de majeure disciplinaire suivants : géographie, histoire, philosophie, sciences des religions, sociologie, sciences, technologie et société.

Session d'été 1999 :

COM4512-10
Femmes et cinéma
Lundi-Mercredi 18h - 21h

GEO4325-20
Les femmes et l'espace
Mardi-Jeudi 18h - 21h
Professeure : Winnie Frohn

SOC6212-10
Anthropologie de la condition féminine
Lundi-Mercredi 9h30 - 12 h30

FEM1000-30
Introduction à la pensée féministe
Mercredi 14h - 17h

HAR3841-20
L'apport des femmes aux arts visuels
Mardi 18h - 21h

LIT252Y-30
Corpus d'auteur : Colette
Mercredi 9h30 - 12h30
Professeure : Élène Cliche

LIT5710-10
Littérature des femmes au Québec
Lundi 9h30 - 12h30
Professeure : Lori Saint-Martin

Session d'automne 1999 :

POL4102-10
Femmes et politique
Lundi 18h - 21h
Professeure : Évelyne Tardy

REL3230-20
Mythologie de la femme
Mardi 9h30 - 12h30
Professeure : Marie-Andrée Roy

SEX1133-20
Sexologie de la condition féminine
Mardi 14h - 17h

SOC2710-40
Famille et sociologie
Jeudi 9h30 - 12h30

TRS1301-10
Femmes, vie privée et rapports de sexe
Lundi 9h30 - 12h30

TRS5300-10
Violence faite aux femmes et interventions féministes
Lundi 18h - 21h

CONCENTRATION DE 2E CYCLE EN ÉTUDES FÉMINISTES

Les personnes intéressées par la concentration doivent :

- être admises dans un programme de maîtrise à l'UQAM;
- faire connaître, auprès de l'Institut de recherches et d'études féministes, leur intention de s'inscrire à la concentration;
- s'inscrire dans le cadre de leur programme, au cours:

FEM7000 : Séminaire multidisciplinaire en études féministes qui s'offrira à la session d'automne 1999 les lundis de 14 h à 17 h, professeure Micheline de Sève;

- compléter six crédits en études féministes dans le cadre de leur programme de maîtrise;
- rédiger un mémoire sur un sujet en lien avec les études féministes et être accompagnées, dans la poursuite de leur projet, par une personne considérée apte à diriger ou co-diriger des travaux dans ce

domaine;

Les personnes ayant satisfait aux exigences de la concentration recevront, en fin de programme, une attestation de deuxième cycle en études féministes.

Pour plus d'informations, communiquer avec :

Céline O'Dowd,
secrétaire de direction à l'IREF,
au (514) 987-6587.

FéminÉtudes

Revue étudiante publiée par l'Institut de Recherches et d'Études Féministes

Vol.4, #1, 1999, \$2



Femmes du siècle